

V. Stevanovitch

**LE PENSEUR
REDRESSÉ**



COLLECTION BOUTEILLE A LA MER

V. Stevanovitch

**LE PENSEUR
REDRESSÉ**

TABLE DES MATIERES

Prologue	9
Je me souviens	13
L'incompréhension	15
Dire la vie	23
Le non-sens de la vie	27
La réalité	37
Le sage	43
Les asticots	45
Le moi	49
La Vraie Vie	53
Les trucs	59
Le supermarché	63
La nature humaine	69
L'intention de Vie	75
Le hasard	79
L'évidence	85
Le gauditorium	91
Les tordus	95
L'Harmonie	101
La foi	109
Les faux monnayeurs	113
Le bonheur statistique	117
De l'amour	123
L'homme de Hiroshima	129
Le silence	133

PROLOGUE

Je ne sais pas. C'est la seule chose que j'ose affirmer. Je vois le soir s'approcher et il serait peut être temps de faire le point. De faire la somme des certitudes et des connaissances. Eh bien, je n'ai qu'une certitude: je ne sais pas. Aussi je me sens presque insulté lorsque je vois la profusion de publications inintelligibles déverser des vérités formulées dans des langages algébriques incompréhensibles aux non-initiés. Une vérité qui se défie du langage commun me paraît bien suspecte. Une culture fondée sur des chiffres, une esthétique des démonstrations mathématiques, la beauté et l'élégance des courbes statistiques appartiennent à un monde dépourvu de vie. Vouloir enfermer la vie dans ce monde-là est une manière d'insolence. Jamais l'algèbre ne pourra cerner la vie. Ni l'algèbre, ni aucun langage formulable. Ni aucune science qui exercera vainement son insolence envers la vie sans jamais l'atteindre. La vie est inaccessible à la connaissance formulable.

Lorsque vient le soir d'une existence, on voit la vie de plus près. Et on souffre de la voir souillée par la

technique, par la science, la religion, les doctrines, la littérature, le bavardage. Par la civilisation.

On rêve de voir restaurée la pureté de la vie, de la voir immaculée. Et on est prêt à recommencer ce qui n'est plus la tâche du soir. Recommencer l'effort du matin, comme si c'était encore possible.

Le soir, on a beaucoup oublié. L'oubli est la condition du bonheur. Mais on a gardé le souvenir de quelques grands moments de l'existence. Des moments de présences mutuelles, de dialogues de silence, de communication de vie à vie. On sait que c'est possible.

Et on voudrait ça. Toujours, pour tous. Avec tous les hommes, avec tous les vivants. On voudrait qu'un regard suffise. On voudrait, au fond des yeux de l'autre, trouver la vie. Et l'amour. A perte de vue. Sans taches, sans souillures, sans souvenirs. On voudrait l'oubli général, comme une amnistie. On voudrait la vie à l'état pur. Oublier...

* * *

Nos regards se sont croisés pendant un instant. Face à face, deux hommes se regardaient dans les yeux.

– Je croyais que c'était un chien qui hurlait à la mort!

Dans les ruines d'une maison, dans un quartier ravagé par les bombardements. Quelques jours après la libération de B. Deux hommes se regardaient dans les yeux.

A nouveau j'avais en face de moi un visage humain. Un homme avait cherché un passage dans les

décombres. Il avait escaladé des tas de gravats et rampé sous des poutres abattues pour venir porter secours à un chien. C'est moi qu'il a trouvé.

Je me terrais depuis plusieurs jours dans cette maison démolie. Je dormais, je me réveillais. Puis je réalisais. Je me rappelais. Je reprenais conscience de l'horreur. Et je me mettais à hurler à la mort. Comme une bête. Pour me vider de l'épouvante, pour appeler la vie au secours. Ce n'était pas la pitié que j'implorais. Ce n'était pas la souffrance que je fuyais. C'était l'énormité de cette chose monstrueuse qui s'était abattue sur moi, que je voulais refuser.

Ça ne pouvait pas être comme ça! Ce n'était pas possible. Il devait y avoir une humanité vraie aussi. Les mots ne peuvent pas être que des mots. Il doit y avoir une vérité dont ils ne sont que la traduction. Je ne pensais pas, en ce moment-là. Cette vérité je la voulais. Je la voulais, dans mes entrailles. Je la voulais de toute ma jeunesse, de tout mon désespoir. Ce désespoir que je laissais couler dans des sons lugubres, interminables.

Il était venu porter secours à un chien. Il n'a trouvé qu'un homme. Il est reparti sans un mot de plus. Entre hommes, c'est chacun pour soi. Entre hommes... c'est chacun pour soi...

JE ME SOUVIENS

Il ne souriait pas.

Il me regardait d'un air grave, un peu triste. Je venais d'apprendre des mots glorieux qui vibraient encore de leur ardeur nouvelle dans tout mon être. J'étais venu les dire à mon Maître. Qui aurait pu les comprendre mieux que lui?

"La liberté". J'éprouvais un plaisir presque physique à prononcer ces mots qui résonnaient de bonheur et d'espoir. J'étais jeune.

Il m'a longtemps regardé dans les yeux. Je sentais son regard se prolonger et pénétrer dans ma conscience. Je me sentais éclairé à l'intérieur. J'aimais ces longs moments de silence où ma volonté se confondait avec la sienne, où sa présence dans mon esprit me faisait voir de la lumière à l'intérieur.

Je buvais son regard. Je recevais ses paroles que j'enregistrais sans bien les comprendre. Pas encore. Mais je mémorisais pour plus tard. Pour toute la vie.

"La prison, ce sont les mots. Il n'y a pas de liberté de parole. Ça n'existe pas, ça ne peut pas exister.

Quand tu parles, tu utilises un langage que d'autres t'ont appris. Tu fais la même chose quand tu penses. Tu dis et tu penses des choses que d'autres ont fait rentrer dans ton esprit et dans ta mémoire. Tu leur obéis. Tu n'es pas libre. Tu leur obéis même quand tu les contredis ou quand tu les rejettes. Tu restes leur prisonnier. Tu restes dans la prison des mots dans laquelle ils t'ont enfermé depuis ton enfance.

La liberté, c'est le silence de l'esprit. L'homme libre, c'est celui qui est sorti de la prison des mots".

L'INCOMPREHENSION

"Tu parles et dans la réalité des mots, tu as raison. Moi, j'aurai raison plus tard. Quand tu auras appris à ne plus parler. Quand tu auras appris le silence."

Mon Maître avait raison. J'ai appris à ne plus parler. Jusqu'à 60 ans j'ai gardé le silence. Aujourd'hui, je voudrais dire des choses. Je voudrais parler. Du silence.

Un livre n'est qu'un livre. Les miens ne sont pas différents des autres. Ce sont des mots, des mots, des mots. J'ai été très surpris de me rendre compte que chez quelques lecteurs, une certaine compréhension se soit installée après la lecture de mes livres. Manifestement quelque chose est passé. Quelque chose qui ne serait pas passé si j'avais continué à garder le silence.

Je n'ai jamais parlé.

Au début, parce que je n'avais encore rien à dire. Plus tard, parce que je n'avais pas à qui parler. Je ne veux pas savoir si je me trompe en faisant comme si ce n'était plus pareil aujourd'hui.

J'ai rompu le silence. Cela veut dire qu'il m'avait fallu d'abord apprendre à le garder. Et bien avant d'avoir accédé aux premières bribes de la connaissance. Car il est difficile, car il est impossible à l'ignorance de rester silencieuse. L'empressement avec lequel on fait étalage de ses connaissances est le signe le plus sûr de leur indigence.

Le rôle du langage, c'est de communiquer avec les autres. De les informer et d'en recevoir des informations. D'échanger des connaissances. Les connaissances échangeables sont celles qui sont formulables dans un langage. Sans quoi il n'y a pas d'échanges. Tout au moins pas d'échanges de connaissances. Se fermer au langage, c'est se fermer aux connaissances formulables. C'est s'exclure d'un monde que toute notre éducation s'est évertuée à nous imposer comme le seul et unique monde digne de l'homme. Le monde de la pensée.

J'ai essayé de comprendre. Oh, pas tout de suite! Quand on reçoit un coup de poignard dans le ventre, on n'essaie pas de comprendre. On essaie de moins souffrir, on essaie de ne pas en crever. On n'essaie pas de comprendre.

Comprendre, c'est réintégrer le monde des idées, c'est penser à nouveau. C'est retrouver la signification des mots. Des mots auxquels on demandera de raconter, d'expliquer, de justifier. Quand ça aura cessé de saigner. Quand la plaie se sera refermée.

J'ai essayé de comprendre. Sincèrement. Il m'a fallu reculer par reports successifs vers des vues de plus en plus larges pour arriver à l'instrument même de la

connaissance. J'ai essayé de comprendre ce qu'est en fait la faculté de comprendre. J'ai essayé de comprendre avec des mots. Les mots ne peuvent expliquer que d'autres mots.

L'incompréhension de l'essentiel est essentielle.

Je n'ai pas compris. J'ai seulement appris à m'affranchir de la tutelle des doctrines auxquelles, trop facilement, l'homme a toujours aliéné sa liberté de juger et de raisonner aussi bien que sa liberté d'agir et de vivre à sa guise. Je n'appartiens plus à aucune école, à aucun courant d'idées. Je ne me réclame d'aucune doctrine. Mais comment en expliquer la raison? Comment dire pourquoi? Je crois que je serais bien embêté s'il me fallait entreprendre une explication logique de mon attitude.

Je n'ai aucune envie de le faire. Je n'ai aucun désir de démontrer, de prouver, de persuader. Je ne fais aucun crédit à la raison et à son instrument – les mots. Aujourd'hui, c'est tout l'être que j'écoute. L'être vivant. J'ai fait le tour du monde des mots. Je n'ai rapporté aucune compréhension de mon voyage. Aujourd'hui j'écoute la vie. Et la vie même est la réponse à toutes les questions.

Je n'ai pas d'opinions. Je ne crois à rien. La pluralité d'opinions admises dont se targuent les démocraties contemporaines n'est en rien préférable à la dictature d'une idéologie unique. Tourner le dos à la vie au nom d'une seule doctrine ou avoir le choix de la doctrine au nom de laquelle on tourne le dos à la vie, c'est exactement la même chose.

La raison n'est pas un instrument de connaissance. La raison s'auto-examine, elle s'auto-interroge et s'auto-répond. L'objet de connaissance de la raison est la raison même. L'objet de la pensée est encore de la pensée. Il est impossible d'en sortir. La raison opère en maniant des pensées. Penser, c'est aligner des mots. Le monde de la raison est un monde de mots. Connaître par les moyens de la raison, c'est connaître ce monde-là. Quelle importance si cette connaissance provient de révélations faites à des élus par je ne sais quel Dieu ou si ces connaissances se forment par la réflexion et l'observation dans des laboratoires modernes?

La science d'aujourd'hui s'enrichit d'innombrables données de l'observation. Les sondes spatiales aussi bien que les microscopes électroniques lui fournissent des matériaux de la première fraîcheur. Pourtant, les vérités qu'elle en dégage sont les mêmes que celles que nous croyons avoir laissées derrière nous depuis longtemps. Il n'y a rien de nouveau. A l'ouest comme à l'est. Et il n'y aura jamais rien de nouveau, car la raison est enfermée dans des limites infranchissables.

Et puis, il y a la vie! Il y a l'être vivant. Comprendre la vie. Expliquer la vie. Et par des mots! Quelle foutaise!

Mais la vie, ça ne s'explique pas! Ça se chante, ça se danse! La vie, ça se jubile. La vie, ça se vit.

Expliquer l'amour, expliquer le bonheur. Et par des mots?

Tout ce que la science peut faire, c'est observer de l'extérieur et échafauder des théories scientifiques. Sans jamais pouvoir expliquer. Ou alors tricher. Comme elle le fait bien souvent, car la science triche au jeu de la vie. Elle fait semblant de ne rien voir lorsque la vie ne se soumet pas aux exigences de ses théories. La science ignore la volonté de vie, la créativité, l'imagination, la prévision des besoins futurs, le sens artistique, en un mot, la finalité de la vie. Elle n'en étudie que les aspects mécaniques, elle ne veut voir que ce qui est chimique ou physique. Il n'y a rien d'étonnant à voir une si grande divergence d'opinions parmi les scientifiques devant les phénomènes de la vie. Ils les observent tous de l'extérieur avec en poche des théories déjà toutes prêtes qu'il suffit de vérifier. Comment voulez-vous qu'ils expliquent par la chimie ou par la physique la genèse du système nerveux, la création d'organes nouveaux, l'apparition d'espèces nouvelles ?

Un observateur extérieur honnête ne peut que s'étonner. Si on ne triche pas, on ne peut qu'admirer. Et jubiler.

La vie, ça se vit. Sans théories, sans doctrines, sans règles. L'unique règle de vie, c'est la vie.

– Comment fait-on pour vivre la vie?

On ne fait rien. Ça se fait. Les questions et les réponses appartiennent au monde des mots. Elles ne concernent pas la vie. La vie se passe ailleurs.

La vie aussi a son monde. C'est le monde des vivants. Les règles de la raison n'y ont pas cours. La raison ne peut s'exercer que sur des mots. L'ordre des

mots et l'ordre de la vie ne sont pas superposables. Ce sont deux ordres incompatibles et inconciliables. Ils sont incommensurables, non convertibles. Ils sont totalement étrangers l'un à l'autre.

L'ordre des mots peut toujours être remis en question. Ce qui peut paraître inconcevable dans le contexte de certaines connaissances, peut devenir évident à la lumière d'autres connaissances. L'ordre de la vie est immuable et définitif. Pour une raison honnête, c'est un mystère insondable. Pour un vivant, c'est une évidence. Et une évidence se passe d'explication.

La vie, c'est l'action. Vivre, c'est agir. Ce n'est pas raisonner, ni traduire en mots la réalité. Il y a des langues qui ne disposent que d'une centaine de mots pour décrire la réalité. D'autres sont riches en vocabulaires et en possibilités de formulation. Quelle est la langue capable de traduire toute la réalité en mots? Devant la réalité de la vie, sa traduction verbale n'est qu'un charabia pitoyable. Non. Notre patois humain ne peut saisir la vie dans une expression verbale. Nos facultés de comprendre ne sont pas en mesure de saisir le tout et l'essentiel. En élaborant un système intellectuel de plus en plus compliqué et de plus en plus vaste, nous nous en éloignons définitivement.

Ce n'est pas la connaissance qui se trouve au bout du chemin. Ce n'est pas la compréhension simple et lumineuse du tout et de l'essentiel. C'est le contraire. C'est l'évidence de l'impossibilité de comprendre, c'est la constatation de l'échec.

C'est l'incompréhension essentielle.

Pourtant, la vie est là. Dans ses manifestations les plus simples, elle a déjà annoncé l'essentiel, elle a déjà tout dit. Elle a dit l'amour, l'élan vers autrui, l'élan vers l'existence. Le bonheur. Et elle le répète à chaque génération, dans d'innombrables espèces, dans d'innombrables individus. Et elle dit de mille façons différentes, toujours la même chose: aimer la vie, être heureux d'exister. Vivre.

DIRE LA VIE

L'esprit de l'homme civilisé n'est pas libre. Il subit une occupation. Il est occupé au sens militaire du terme. Sa conscience est un pays occupé par une armée ennemie de la vie. Les forces d'occupation se sont succédés au cours de l'histoire. Elles ont toujours été ennemies de la vie. Aujourd'hui, après la religion, c'est la dictature de la science. J'en ai déjà beaucoup parlé... Je n'ai pas tout dit. Il reste beaucoup d'inexprimé. J'ai pourtant vitupéré, j'ai gueulé autant que j'ai pu. Dans ce livre-ci je voudrais parler autrement. Je voudrais dire la vie. Je voudrais dire l'amour. Je sais que je ferai rire. La culture véritable à notre époque n'est exprimable que par des équations et tout ce qui n'est pas technique n'est que littérature. Exercice d'éloquence. Autrement dit: vanité.

Eh bien soit, je vais parler sans audience. Mais je vais parler sans avoir anesthésié ma conscience par des prudences préalables, sans la paralyser par la rigueur stérile de la formulation académique. Je voudrais parler à la manière du paysan pour qui la réalité est réelle parce qu'elle *existe*. Cette foi paysanne dans la réalité de

la vie je voudrais la dire aussi simplement que je l'éprouve. La vie, c'est la vie, bon sang! Ce n'est pas plus compliqué que ça. Qu'y-a-t-il à transcender? Pourquoi? Pour des raisons tirées de la raison! Vouloir transcender la vie, c'est se tapir dans l'igloo de la science ou s'empêtrer dans les toiles d'araignées de la religion. La vie même est transcendance. Il n'y en a pas d'autres. Pour être, la vie a transcendé. Après, après la vie, il ne peut y avoir que déchéance.

Toute expérience de la conscience et des sens est une expérience de vie. Quand la conscience adhère à l'expérience, elle est présente dans la vie. A chaque instant, à chaque pas, la science des mots est niée par la vie. La science des mots, qui s'est d'abord donné l'aspect de révélation. D'une connaissance immédiate et parfaite de tout. Non acquise, non élaborée et non modifiable. Puis, aujourd'hui, l'aspect d'une science perfectible, mais autosuffisante. Intolérante. Bornée à l'étude des seuls mécanismes. De l'aspect mécanique de l'univers, uniquement. Il est évident que dans un Univers mécanique, la vie est une intrusion intolérable. Aussi, lorsque la science prend pour objet la vie, c'est avec l'intention non cachée de la réduire à un processus chimique et mécanique.

A chaque instant, à chaque pas, la science des mots est niée par la vie. Souvent, presque toujours, la science des mots trouve des enchaînements qui abondent dans son sens. Jusqu'à un certain point. Jamais au-delà. L'essentiel lui échappe toujours. La science technicienne n'en souffre pas. Elle opère dans le comment. Ses lois ne concernent pas le par quoi. Le

domaine du pourquoi lui est totalement étranger. L'autre science des mots, la science théologique, donne des réponses à tout. Tout tient dans une connaissance totale et achevée. A une condition. Il faut y croire. Il faut donner crédit à la parole de celui qui transmet la révélation. A l'homme ou aux écrits des hommes. Il faut la foi. La foi qui est toujours la croyance à la foi de l'autre. La foi est toujours la foi d'autrui. Seule, l'expérience personnelle n'a pas besoin de confirmation, ni de foi. Quand la conscience adhère à l'expérience, elle est présente dans la vie. Et elle nie la science des mots. Partout et toujours.

Car la conscience n'est pas faite de mots. Les mots, c'est de la pensée, c'est un flux qui cherche un ordre pour s'y soumettre, qui cherche une signification pour s'accorder avec d'autres significations. Mais la seule chose qui s'accorde avec des mots, ce sont d'autres mots. La vie est création, invention, dynamisme improvisateur. Coïncider avec la vie, c'est coïncider avec une intériorité créatrice des choses. L'intelligence de l'homme civilisé s'y refuse. Elle veut rester dans la stricte légalité immuable. Celle de la science des mots. Technicienne ou théologique. Peu importe. De ce fait elle s'interdit aussi bien la connaissance du devenir que la connaissance du tout. Le tout que le langage décompose en petits fragments et le devenir dont le langage déporte sans cesse la connaissance vers du statique et de l'immuable.

Peut-être qu'un jour la pensée rationnelle saisira tout dans une explication. Elle ne s'expliquera jamais elle-même. Elle est orientée vers l'étude des choses.

Elle passe du sensible à l'entendement. Elle décrète bien avec Leibnitz que "tout ce qui est dans l'entendement a d'abord été dans le sensible, sauf l'entendement lui-même". Mais elle refuse de voir que les deux sont des phénomènes de la vie. Aussi bien le sensible que l'entendement. Rien ne pourra jamais expliquer comment une chose peut produire la pensée d'une chose. Comment une chose peut devenir la représentation d'une chose. C'est là la limite indépassable de la pensée.

C'est là aussi qu'une conscience libérée de l'occupation et de la dictature de la pensée voit éclater, *prend* en soi le pouvoir créateur de la vie. Elle épouse exactement la vie. Elle coïncide, elle est la vie.

C'est ça la connaissance suprême. C'est l'acte avide par lequel la conscience saisit dans une possession instantanée et totale, l'évidence fondamentale: tout est vie. Tout est dans la vie. Tout se résume en vie. La conscience prend la vie. Il ne faut pas dire comprendre. C'est une saisie réciproque où la conscience et la vie se confondent. Mais la vie sans adjectif. Si ce n'est sauvage. La vie sauvage. La vraie.

Pour dire ça, il faudrait des mots nouveaux, n'ayant jamais servi. Des mots chargés de joie et de triomphe, des mots brillant de splendeur, des mots denses et puissants. Des mots qui, avec une force irrésistible, disent un immense oui à la vie.

LE NON-SENS DE LA VIE

Dans le monde des mots, la vie n'a aucun sens. La vie humaine encore moins que la vie des bêtes ou des plantes, car on veut que l'homme soit doté d'une âme immortelle. C'est donc le sort de l'âme qui importe, pas ce bref passage dans un corps dont la vie n'a évidemment aucun sens en soi.

L'idée de l'âme est tenace. Elle est encore présente dans les esprits les plus avancés. Elle y revêt de multiples déguisements. Elle se dissimule habilement derrière des définitions au-dessus de tout soupçon. Tous ces: "principe spirituel de l'homme", "principe de la sensibilité et de la pensée", "principe de la vie morale", "ensemble des fonctions psychiques et des états de conscience" sont tout simplement ce que ma tante Aglaë appelait l'âme. L'âme, c'est-à-dire ce qui est immortel, ce qui est jugé par le bon Dieu après la mort du corps et ce qui va au paradis. Si on a régulièrement récité 3 Pater et deux Ave tous les jours durant sa vie terrestre. Si on allait à la messe le dimanche, si on mangeait du poisson le vendredi, si on faisait carême et si on allait à

confesse. Sinon l'âme va au purgatoire ou en enfer. Ne riez pas. Tout cela est terriblement sérieux.

Il n'y a pas de différence essentielle entre l'âme de l'univers de ma tante Aglaë et le principe de la pensée pure de l'univers du philosophe. Dans les deux cas, il s'agit de quelque chose qui est opposé au corps. C'est une dualité qui demeure implicitement quelle que soit par ailleurs l'attitude du penseur. Il peut être l'adversaire le plus acharné de la religion et se moquer avec mépris de l'idée du paradis et de l'enfer, il n'en confirme pas moins sa croyance à l'âme dès lors qu'il considère les fonctions dites spirituelles séparément des fonctions du corps. Et c'est bien de l'âme qu'il s'agit, car l'esprit, qu'il soit connaissant ou pensant, est encore un déguisement sous lequel se cache l'âme Aglaënienne. On a beau le revêtir de parures somptueuses pour en faire "la réalité pensante" "le sujet de la représentation en tant qu'opposé à l'objet de la représentation", on a beau l'enfermer dans "l'antithèse qui oppose l'unité intellectuelle à la multiplicité des éléments qu'elle synthétise", ma tante Aglaë y reconnaîtrait l'âme du premier coup d'œil. Et une tante Ang-La-Eng tibétaine ne s'y tromperait pas, elle non plus. Elle reconnaîtrait à son tour immédiatement cette chose qui se réincarne après la mort et qui se métempsykosifie d'un corps à un autre pour faire plaisir aux bouddhistes et aux brahmanes. Et aussi à quelques farfelus du monde occidental qui remettent sur le tapis les histoires de transmigration des âmes. A dormir debout. (Les histoires!).

C'est clair. Dès lors qu'il y a opposition entre ce que Descartes appelait la substance pensante et le corps, il s'agit bien de l'âme, c'est bien l'âme qui lui est opposée.

J'insiste? Oui, j'insiste beaucoup. C'est que je veux remettre les choses à leur place. Je veux qu'on comprenne que les croyances les plus injustifiées et les connaissances scientifiques les plus sûres font partie d'un même ensemble qui est basé sur le même fondement fait du même matériau. Ce matériau, ce sont les *mots*. Il n'y a aucune différence entre les croyances religieuses, les superstitions vulgaires et les vérités scientifiques. Il s'agit seulement de différents moyens de locomotion dans le même univers. Celui des mots. Quelle importance si les mots sont reliés entre eux par des chaînes de la logique et de la rationalité ou seulement par des élastiques en caoutchouc de la religion et des superstitions?

Il n'y a aucune différence de nature entre le matérialisme le plus dialectique qui soit et l'idéalisme qui considère le monde comme l'incarnation de l'esprit universel. La pensée dans le matérialisme dialectique est littéralement pondue par le cerveau qui en est l'organe producteur. Elle est donc un produit de la matière. Dans l'idéalisme, c'est la matière qui est le produit de la pensée. Entre les deux extrêmes, il y a une flopée de théories et de doctrines intermédiaires.

Il n'y a entre elles aucune différence de nature. Les unes comme les autres étudient, interprètent, ordonnent, classent, systématisent, conservent ou

rejetent des mots. Leur réalité est faite de mots. Leur univers est un univers de mots.

Un mot est toujours une abstraction. Quand je dis: "Voici une table", on a l'impression que je viens d'énoncer un fait d'une réalité absolument concrète.

Eh bien, c'est faux!

Aucun objet concret ne correspond au mot table. Ce mot désigne un nombre infini de tables différentes possibles. Et ne désignant aucune chose concrète, c'est donc une abstraction. Le mot "Voici" ne change rien à l'affaire. Il ne fait que restreindre le champ de notre attention, il n'enlève pas au mot table son caractère d'abstraction.

Il en va de même avec tous les mots et avec toutes les formulations verbales. Les mots ne concernent que des généralités.

Lorsqu'ils désignent une action, le problème est le même. Peindre signifie un nombre infini d'actions possibles. Restreindre l'énoncé à "peindre en blanc une façade de 50m² " ne fait que donner l'illusion d'une formulation concrète. En fait il reste toujours un nombre infini d'actions pouvant être désignées par le même énoncé. On ne peut énoncer que des généralités. On reste à jamais dans le vague.

Penser, c'est opérer avec des mots. On suppose que la signification des mots est connue et qu'elle est la même pour tout le monde. C'est ainsi que tout le monde croit comprendre immédiatement la différence entre ce qui est concret et ce qui est abstrait.

En fait, cette différence n'existe pas. Elle est truquée.

Abstrait: qualité ou relation considérée de façon générale en dehors de la représentation où elle est donnée. Par opposition, la représentation complète est dite concrète. (D'après Lalande).

D'abord, qu'est-ce qu'une représentation?

C'est le fait de représenter, autrement dit c'est autre chose que **être**. On se représente une représentation. On tient présente à l'esprit une matière **concrète**. La chose matérielle concrète ne pouvant occuper une place dans l'esprit, c'est quelque chose d'autre qui la remplace. A la place de la chose concrète, se trouve ce qui la représente: la représentation. N'étant pas la chose matérielle concrète, elle en est le signe ou le symbole ou le nom.

On voudrait donc qu'il y ait d'un côté quelque chose de réel, de matériel, de palpable, de perçu par les sens, d'existant en fait qui serait le concret, lorsqu'on en a une représentation complète. L'abstrait serait alors quelque chose de partiel, d'isolé, de séparé de la représentation complète et de considéré séparément en tant qu'idée générale.

On voudrait à tout prix que ce soit comme ça. C'est une exigence de l'esprit. C'est une nécessité dans notre système de pensée actuel. Et on fait tout, comme si satisfaction était donnée à cette exigence. Comme s'il s'agissait d'une évidence, d'une certitude, de quelque chose qui va de soi.

Il n'en est rien. Le concret et l'abstrait, c'est exactement la même chose. Réfléchissons.

Ce qui existe dans les faits, c'est ce qui est perçu par les sens. Comment savons-nous qu'une chose est réelle, comment prenons-nous connaissance de ce que nous qualifions de matériel? Par nos sens. C'est visible, audible, palpable, ça a un goût ou une odeur. Nos sens nous font percevoir des qualités. Et uniquement des qualités. Et même lorsque nous avons l'illusion d'observer un objet tout entier, nous ne voyons en fait que des couleurs, donc des qualités à partir desquelles le système de perception construit des formes.

Qu'est-ce qu'une qualité? C'est une propriété de la chose, c'est un élément de sa nature, c'est un de ses aspects sensibles et non mesurables. Ce n'est pas la chose. Ce n'est qu'un de ses attributs. Si donc la chose complète échappe à notre perception, d'où nous vient-elle en tant que chose complète?

Nous la construisons. Nous lui ajoutons ce que nous ne percevons pas, mais ce qui est cependant exigé impérativement par notre système de pensée. Nous lui donnons cet aspect que nous appelons la réalité. Le réel, le concret, le matériel, ce sont des constructions que nous réalisons à partir des qualités perçues, c'est-à-dire à partir de certains aspects partiels des choses supposées. A partir de quelques unes de leurs propriétés.

On voit donc que le concret, c'est-à-dire la représentation complète de la chose, repose sur des qualités et sur des relations isolées et séparées au même titre que la représentation abstraite. Dans la représentation qu'on dit concrète, on fait abstraction de

cette séparation et on réunit tout dans un concret complet, non abstrait. Dans une représentation dite abstraite, on fait semblant de faire abstraction du tout concret pour ne tenir compte que de certains de ses aspects. On les considère alors comme des généralités. Des abstractions.

Définir l'abstrait et le concret en termes de représentation ne fait qu'éviter le problème de la chose en soi. Nous en avons déjà suffisamment parlé dans la "Biosophie". Il y a, cependant, une astuce dans la définition de Lalande. On fait comme si la représentation complète, qui est dite concrète, était une donnée de la perception. Pas du tout. La totalité d'une chose n'est nullement une donnée de la perception.

Ce n'est pas du tout du concret concret, comme le voudrait notre raison afin d'être en accord avec elle-même. La totalité n'est que la conclusion d'un raisonnement. Le concret n'est pas perçu. Il est conclu. Il est abstrait d'un certain nombre de perceptions partielles. Et les perceptions ne pouvant jamais être que partielles, le tout ne peut jamais être que supposé. Et seulement supposé, car il n'est jamais perçu. Il est constitué et non re-constitué dans la mémoire du percevant à partir de fragments disparates et hétéroclites.

Et c'est une construction bien laborieuse. Elle est fondée sur la notion de matière qui justifie la construction et lui donne l'élément distinctif qui en fait autre chose que de la pensée ou du mental.

Il n'y a pas de perception de la matière non plus.

La matière est une idée. C'est la conclusion d'un raisonnement. La matière est abstraite d'un certain nombre de perceptions diverses. Elle en est abstraite. Elle n'est pas perçue.

Le concret est abstrait. C'est une idée. C'est une abstraction au même titre que toutes les autres.

Il est clair que la formulation verbale ne définit aucune réalité concrète. La formulation mathématique encore beaucoup moins. Le vocabulaire mathématique est intentionnellement détaché de toute réalité, privé de toute signification concrète. Le monde des mots est un monde pour soi. C'est un univers mental. Il contient une infinité d'objets mentaux. De mots. Sa réalité la plus immédiate, son concret le plus concret est fait de mots. De mots par lesquels il est à jamais impossible d'atteindre aucune autre réalité, aucun autre concret.

Par contre, dans cet univers-là on peut créer des jardins d'Eden de logique, de cohérence, de rationalité. Des royaumes de sciences, d'arts, de doctrines. On peut bâtir des systèmes, composer des dogmes et énoncer des vérités éternelles.

Ce n'est pas difficile.

Il suffit d'aligner des mots dans un certain ordre.

Car c'est l'ordre qui compte. C'est l'agencement, c'est l'ordonnance des mots qui fait la cohérence, la logique, la rationalité, la science, l'art, les doctrines, les systèmes. C'est la disposition des mots selon un certain ordre qu'on appelle des vérités éternelles. Tout cela est caractérisé par un trait commun. ça a un sens. Il y a une raison à toute chose, tout phénomène a une cause, tout

se tient dans un monde où règne un ordre admirable. Il n'y a aucune différence entre un monde où l'ordre est le fait d'une volonté surnaturelle et un monde dont l'ordre est le résultat d'une légalité objective.

Il s'agit toujours d'un agencement de mots, grâce auquel le monde a un sens.

Et puis il y a la vie. L'homo sapiens blablablans est un être vivant. La vie est un fait qu'il ne peut pas ignorer. Malgré tous ses efforts depuis dieu sait combien de millénaires pour faire rentrer la vie dans son univers de mots, ça n'a jamais marché comme il l'aurait voulu. La vie y rentrait parfois, oui, mais au pas d'éléphant, en piétinant sans égards le "Limoges" de la science, de la religion ou des traditions.

Vite, vite, on la mettait dehors. Dans le monde des mots, la vie n'a aucun sens. La seule chose qui s'accorde avec des mots, ce sont d'autres mots. La pensée est faite de mots. La pensée non formulée n'est pas *encore* de la pensée. Elle n'est donc pas de la pensée. Penser, c'est parler. A haute voix, mentalement ou en écrivant, c'est la même chose. La substance pensante, c'est l'âme. Si elle est pensante, c'est qu'elle parle. L'âme, c'est donc ce qui parle. C'est ce qui parle qui peut s'intégrer dans l'univers des mots. C'est l'âme, c'est ce qui n'est pas un corps vivant. C'est ce qui ne mange pas, n'élimine pas, ne se reproduit pas, ne meurt pas et ne se décompose pas en puant. En un mot, ce sont des mots.

Et pourtant la vie est là, il faut bien s'en accommoder. Qu'à cela ne tienne! On va arranger ça! Puisque la vie du corps ne peut avoir un sens dans

l'univers des mots, nous allons la rejeter comme un non-sens en soi. Et c'est la vie de l'âme qui lui donnera un sens. La vie qui compte, ce sera celle de l'âme. Et encore, et surtout la vie de l'âme après la mort (sic!).

L'âme, c'est ce qui parle. Ce sont des mots. Le besoin de faire vivre et survivre des mots est vital. Il est vital pour ceux qui ont rejeté la vie. C'est sans surprise que nous le retrouvons partout. Dans les pénitences des croyants qui veulent gagner leur paradis aussi bien que dans le sacrifice à l'idéal du militant. L'idéal étant fait de mots agencés dans un certain ordre et le sacrifice étant celui de la vie, bien entendu. Cette vie qu'on donne pour la Patrie, pour l'Église, pour le Parti ou pour l'Humanité. Cette vie qu'on consacre à la science, à l'art ou au bien. En un mot, à des mots. Cette vie qu'on offre, qu'on donne, qu'on sacrifie, qu'on consacre, qu'on voue à des mots. Cette vie qu'on ne vit pas. C'est pour ça qu'on a besoin de lui donner un sens.

C'est parce que la vie, on ne la vit pas.

LA REALITE

– D’un livre à l’autre, tu te contredis. Parfois, sur des choses fondamentales, parfois dans le même livre. Comment faire pour suivre tes développements?

C’est normal que des mots contredisent d’autres mots quand le but n’est pas de les faire s’accorder entre eux, mais de cerner une expérience antérieure au langage. Le langage colle à la réalité construite par les sens. Cette réalité existe à une condition: il faut une conscience pour l’y loger. Mais cette réalité n’a pas besoin de langage. Mes perceptions, je n’ai pas besoin de me les décrire. La description est destinée aux autres. En vue de l’action commune. Et afin de partager l’existence avec d’autres. Les perceptions sont du mental, le langage c’est du mental. Mais alors qu’est-ce qui est réel? La conscience. Et la vie? Elle est réelle dans la conscience.

– Il y a là quelque chose de contradictoire. Ou alors de mal expliqué.

Non. La contradiction est créée par la tentative de réduire tout à l’opposition entre le réel et le non réel.

Cette opposition est voulue par une certaine forme de pensée. Autrement dit par les exigences urbanistiques d'un monde de mots. C'est là aussi le monde des contradictions. Ce n'est pas le monde de la vie.

La conscience est au-delà du langage. Au delà de la pensée et des mots. Au delà de l'opposition réel – non réel.

– Quand même, quelque chose doit bien être réel!

Si vous y tenez vraiment, pourquoi pas? Seulement, n'espérez pas découvrir la réalité en fouillant dans vos perceptions, en raisonnant ou en étudiant des textes. Ne la cherchez pas. Vous ne pouvez trouver que la réalité contradictoire. Car elle aura toujours pour vous une forme et vous la réduirez toujours à une description. La réalité réelle n'a ni forme ni nom. On la trouve au fond de sa conscience. Quand on s'est libéré du monde des sens et de sa traduction verbale. Ce monde dans lequel vous êtes vous-mêmes une construction de vos propres sens. Où votre corps est un objet de perception comme tous les autres.

On trouve la réalité ultime quand on cesse d'être un corps dans un monde d'objets. Quand on devient une conscience sans corps, sans monde. Une conscience dans le silence parfait et dans l'obscurité totale. On trouve quand on ne cherche pas.

C'est le fond des choses. Le début de tout. C'est la première réalité. C'est tout simplement la vie. Ne vous posez pas la question de savoir ce qu'était la réalité avant la vie, ni ce qu'elle sera après la vie. Ces

questions n'ont aucun sens. C'est la vie qui donne un sens à l'idée même de l'avant et de l'après vie, de la même façon qu'aux notions de la naissance et de la mort. Elles n'ont un sens que parce qu'il y a la vie. Ce sont des instants où s'allume et où s'éteint la lumière. Le fait, c'est la lumière. Sans elle, il n'y a ni début ni fin. De la même façon, sans la vie la notion de réalité n'a aucun sens.

Quand la vie prend conscience de soi-même, une évidence apparaît. C'est celle d'un bonheur sans cause face à un monde qui n'a d'autre réalité que dans le fait d'être vu. C'est un spectacle. La vie le crée. Ce n'est pas elle qui en est issue. Mais la vie consciente ne fait pas que voir le monde. Elle voit la vue.

Vous êtes-vous jamais posé la question, après avoir étudié le mécanisme complexe de la vue, lorsque tout arrive à bon port dans le cerveau, en fait, qui voit? Il y a bien un spectateur. Moi. Vous pouvez aussi lui donner d'autres noms. Au choix. A volonté. Ce sera toujours moi. La conscience. Qui contient tout, même la vie.

La conscience, la vie, le bonheur, la volonté, l'amour, tout ça ne fait qu'un. C'est dans la réalité du monde que l'être primordial se disperse dans sa traduction verbale. L'être pur, la réalité première est une. En prendre conscience signifie réintégrer l'être pur, s'identifier à la vie même. Être. On est.

Le bonheur est la nature même de la vie. La paix en est l'aspect extérieur. On dit du sage qu'il a trouvé la

paix. S'il n'a pas réintégré la vie, cette paix n'est qu'une absence de troubles. Ce n'est pas sa nature. Réintégrer la vie, ce n'est pas réunir ce qui a été dispersé. C'est s'identifier à la vie même où jamais rien n'a été séparé, où tout n'est qu'un.

Quand on a réintégré la vie, on est un sage sans l'avoir cherché, sans l'avoir voulu. On n'a nul besoin. On ne peut être frustré. On ne peut souffrir d'être frustré. On vit dans le présent. On ignore l'avenir. On ne connaît pas l'anxiété qui ne peut concerner que l'avenir, qui ne peut être que le fruit de l'imagination. On ignore tout autant l'espoir.

Le sage ne construit rien. Il ne possède rien. Tout ce qui est l'œuvre de l'effort devra être entretenu par d'autres efforts. Tout ce qui a été acquis devra être protégé et conservé. Le sage ne se met pas au service des choses. Il ne possède que ce qu'il ne peut pas perdre. Sa conscience, son bonheur. L'amour. La vie.

Et puis, comme tout en civilisation, la sagesse aussi a été faussée, falsifiée. Dénaturée. En civilisation le sage se déguise pour se signaler aux autres. Mais il n'y a pas de marques distinctives de la sagesse. On peut facilement reconnaître l'ignorance ou la bêtise. Il y a certains signes qui ne trompent pas. On reconnaît également la maladie à des signes. La santé, par contre, ce n'est que l'absence de signes. La sagesse aussi. C'est le faux sage qui a besoin d'afficher sa sagesse.

Son détachement des choses, le sage civilisé l'exprimera dans la formule laconique: "Je m'en fous!" Et il ne manquera pas de souligner dans toutes les occasions que de tout ça, lui, il s'en fout. Le vrai sage se

réjouit de tout. Il aime tout. Tout lui est occasion d'éprouver la joie et l'émerveillement. Il ne s'en fout pas.

L'attitude je m'en foutiste est l'opposé de la sagesse. On s'en fout lorsqu'on a acquis assez de puissance et de prestige pour pouvoir marquer son mépris à ceux qui sont restés au bas de l'échelle. On s'en fout aussi lorsqu'on s'est créé sa propre échelle des valeurs au sommet de laquelle on s'est placé soi-même. Là aussi on voit les autres de haut et on s'en fout.

Il y a encore un autre type de je m'en foutiste. C'est celui qui voit les autres d'en bas. Il est écrasé par le destin, il est la victime de l'incompréhension des autres. Il a renoncé à tout. Il se vautre dans le purin de ses rancunes. C'est une pauvre victime, mais qui surveille du coin de l'œil sa sébile pour ne pas manquer l'occasion, quand y retentit la chute d'un peu de bienveillance, de s'écrier: "Mais non, je n'ai pas besoin de votre aide. Je n'ai besoin de rien parce que moi, je m'en fous!".

Dans tous les cas, il s'agit d'un prolapsus de l'ego hypertrophié. Le je m'en foutiste est un obèse de l'ego.

Quand on a réintégré la vie, le moi *est* la vie même. On n'est pas détaché des choses. On ne méprise pas les autres. On ne s'en fout pas. Il n'y a personne pour le faire. Le moi veut ce que veut la vie. Il fait ce que fait la vie. Il est la vie même. La joie. Le bonheur. L'amour.

LE SAGE

Oui. C'est l'expression de la plus haute connaissance. Il y a eu, il y a encore quelques hommes de connaissance. Ils savent. Directement.

L'homme de connaissance sait l'essentiel. Le savant étudie les effets de l'action dans les modifications qu'elle fait subir aux choses. L'homme de connaissance voit l'action de l'intérieur. Il sait qu'il est lui-même créateur du monde dans lequel il évolue. Aussi, n'en attend-il rien et rien ne peut le surprendre. Les différents détails du monde, les événements anecdotiques défilent devant sa conscience. Il les contemple. C'est un contemplateur désintéressé. Son comportement est ordinaire. Il fait ce qu'il faut. Au bon moment. Et de la bonne façon. Comment peut-on le distinguer des autres hommes? En fait, rien ne le signale, rien ne le distingue des autres. Il est seulement exceptionnellement *normal*.

C'est un homme d'action. Il agit directement, sans passer par les méandres de la connaissance discursive. Il agit sans effort. Il n'invente pas des règles

de conduite pour s'obliger à les suivre. Il se soumet à celles de la vie. Pour couler avec la vie, il ne faut aucun effort. Il veut ce que veut la vie. C'est pour ça que tout lui est facile. Le monde se plie à sa volonté. Il construit le monde tel qu'il le veut. Il veut la vie. Rien n'est plus facile.

Les autres, il ne les voit pas de haut. Il les voit de l'intérieur. Il voit des auto-handicapés. Des hommes qui se privent, qui s'amputent volontairement des facultés de la vie, qui font exprès de ne pas vivre. Des hommes qui développent des civilisations au lieu de développer leur bonheur.

Il ne dit rien. Il n'y a rien à dire. Chaque homme est un homme de connaissance. Chaque microbe, chaque brin d'herbe sait la vie. Comment l'homme ne la saurait-il pas?

Prouver, démontrer, expliquer, convaincre? Non. Aimer. C'est tout ce dont il est capable. Et ça suffit. Il suffit d'aimer. La vie. Les hommes. Tout.

LES ASTICOTS

Ce n'est pas seulement une vogue. Le retour aux anciennes traditions, aux superstitions, aux pratiques divinatoires et autres niaiseries n'est pas seulement l'effet d'une mode aussi stupide que les autres. Il y a parmi les taro-logues et autres méditateurs tantrico transcendentaux un certain nombre de pratiquants qui cherchent sincèrement à retrouver ce qu'ils croient que notre civilisation a laissé se perdre: des connaissances mystérieuses provenant du fond des âges, d'une époque où l'homme communiquait avec les forces de la nature etc. etc. Je ne vais pas réciter tous ces lieux communs et rechanter à mon tour ces vieux refrains. On les a assez rabâchés.

Une mode est toujours stupide. C'est très facile de s'en rendre compte. Essayez donc de vous habiller et de vous comporter comme on le faisait il y a 50 ans. Ou seulement 20, ou seulement 10 ans. On vous trouvera ridicule et vous vous sentirez stupide. Si cette mode est ridicule et stupide aujourd'hui, elle l'était tout autant il y a 50 ans. La mode du retour aux fausses traditions est une mode comme les autres. On en rira bientôt, tout en

suivant la nouvelle mode du jour. N'en parlons donc pas.

Je pense à ceux qui ont vraiment entrevu les lacunes de notre civilisation et qui sincèrement cherchent à retrouver dans les doctrines et les pratiques occultes du passé ce qui manque à notre civilisation.

Toute notre culture est faite de mots. Nous vivons dans un monde de mots, notre univers ce sont des mots.

Ce qui manque à notre civilisation ce ne sont pas d'autres mots! Et ce ne sont pas justement les mots des croyances, des superstitions et des doctrines qu'on est en train de ressortir de la naphtaline.

Il n'y a rien de plus dans ces doctrines-là que dans les nôtres. Il n'y a que des mots, des mots, des mots.

Non! Ce qui manque à notre culture, ce ne sont pas des mots.

Et ce ne sont pas des maîtres à penser. Les guides spirituels pullulent comme des asticots.

Le guide spirituel se réclamant de la tradition est un homme dangereux. Il dénonce les aboutissements de la civilisation actuelle. Il éveille les consciences et les met en révolte. Il mobilise les bonnes volontés et fait agir des gens. Mais c'est pour les faire reculer de quelques pas vers des croyances et vers des pratiques qui sont justement à l'origine des erreurs de toutes les civilisations. Et avant tout de la nôtre. La direction qu'il montre est exactement la même: rejeter la vie au profit de valeurs supérieures douteuses et louches.

Je voudrais être un maître à ne pas penser. Je voudrais enseigner le silence. Et l'étonnement. La joie de découvrir tous les jours pour la première fois le bonheur ravi du simple fait de vivre. De respirer. De toucher. De voir. De voir d'autres hommes heureux du même bonheur étonné. C'est la voie que je propose. Elle est simple et naïve. Il faut m'en excuser. Pourtant, c'est ça la vie.

LE MOI

La vie est un phénomène unique. C'est un seul élan lancé dans la matière, c'est une seule volonté, un seul projet qui s'auto-réalise. Cependant, la vie est dispersée dans des myriades de parcelles, d'unités, qui, chacune, a la charge d'un peu de vie. Pour la protéger, la cultiver et la propager. C'est la solution du Bios. Une volonté, une personnalité, dans d'innombrables individus. La vie s'est individualisée. Ce n'est pas un hasard. C'est comme ça qu'elle a les meilleures chances de se maintenir, de se perfectionner et de se propager.

La vie est la victoire d'une volonté sur le déterminisme mécanique universel. Tout dans le cosmos obéit à des lois aveugles et mécaniques. La vie les brave. La vie les domine. Mais au prix d'un effort sans relâche, d'un combat sans la moindre trêve, d'une vigilance ininterrompue. La moindre erreur, la moindre défaillance signifie la victoire des forces aveugles du déterminisme mécanique. La mort.

Tout le comportement de chaque être vivant est conditionné par cette lutte permanente et orienté vers la

victoire. Vers la survie. Et toutes les fonctions de l'organisme de chaque individu, depuis le plus petit microbe jusqu'à l'homme, n'ont de sens que dans le contexte du combat pour la survie. Protéger la précieuse, l'irremplaçable goutte de vie que le Bios lui a confiée.

Un jour la vie s'est faite homme. La petite parcelle de vie a pris conscience de soi. C'est devenu le moi. Moi, un peu de vie consciente. Moi, la précieuse, l'irremplaçable goutte de vie. Moi qui jubile d'être. Je suis. Je suis deux bras – deux jambes, je suis la joie exubérante, je suis la vie heureuse. Je suis tout simplement. Je vis. Moi.

La civilisation fausse tout. Dénature tout. Les plus belles créations du Bios sont avilies, amochées. Dénaturées. Le moi est devenu une devanture. Il est devenu avide de possession, de domination, de gloire. Le moi est devenu coupable. On l'a rebaptisé. C'est maintenant l'ego. On est coupable d'égo-centrisme, on est un vilain ego-ïste. On part en guerre pour dominer son ego, le soumettre à des règles, le façonner, le modifier ou alors l'anéantir. On part en guerre contre soi-même.

La pensée est une fonction vitale comme toutes les autres. Elle aussi n'a de sens que dans le contexte de la lutte pour la survie. Mais la pensée se distingue des autres fonctions vitales par un caractère qu'elle est seule à posséder. La pensée n'est pas le propre de l'individu. Un individu qui par impossible se développerait isolé ne penserait pas. Jamais il n'accéderait à la pensée. La pensée est une fonction vitale du groupe. C'est la

communication qui l'a engendrée, les mots, le verbe. Il n'y a pas de langage en dehors d'un groupe. Il n'y a pas de pensée sans langage. Penser signifie parler. Un langage appartient toujours à un groupe et à une civilisation. C'est leur produit.

Quand je dis: "Je pense" ce n'est pas moi qui pense. Ce sont les autres. Tous ceux qui m'ont précédé dans la civilisation à laquelle j'appartiens. Qui l'ont faite et qui ont formé ma pensée. Cette pensée qu'on a forcé avec tant d'insistance à se développer, à s'affiner, à s'imposer comme la seule valeur de l'individu. Cette pensée à laquelle l'homme pensant finit par s'identifier.

Je pense, donc je suis. La conscience de l'homme civilisé est faussée. Il s'identifie à la création accidentelle des autres. Il superpose au *moi* vivant un *je* pensant. Il crée une substance pensante qui n'est pas moi. Il s'invente une âme qu'il considère comme sa réalité véritable et immortelle de surcroît. Sans se rendre compte que la substance pensante, cette abstraction qui n'est ni le corps ni le moi, que cette âme unique et immortelle est en fait entièrement un produit social. Qu'elle est littéralement une sécrétion de la civilisation.

Depuis que l'homme a une âme, il s'est courbé sous le poids des péchés dont il l'a chargée. Depuis qu'il est dominé par la pensée, il se tord dans l'effort pour concilier la réalité de la vie avec les exigences de la raison abstraite. De cette raison que la civilisation a fabriquée à contre-vie.

Je pense, donc je suis. L'homme civilisé doit penser pour être. C'est un penseur. Il ignore le seul fait de la vie. Je suis, n'est pas pour lui une évidence vécue

dans la joie. C'est la conclusion d'un minable raisonnement.

Je suis, pour lui, n'est pas la victoire de la vie. Cette victoire dont la première conquête est la maîtrise de la troisième dimension. La verticalité. Cette victoire que la vie crie à la face de la pesanteur qui écrase et aplatit tout au sol. Tout, sauf la vie. Cette victoire que brandit avec panache, droit vers le ciel, le platane majestueux, le sapin élancé ou l'homme libéré. Le penseur redressé.

Je suis, pour l'homme civilisé, est précédé de donc. C'est la conclusion d'un minable raisonnement. Ce n'est pas l'évidence du moi. Ce n'est pas un peu de vie qui prend conscience de soi. Ce n'est pas la précieuse, l'irremplaçable goutte de vie consciente. Ce n'est pas moi. Moi qui jubile d'être. Je suis, sans rien devant, sans rien après. Je suis deux bras deux jambes, je suis la joie exubérante, je suis le bonheur de vie. Je suis. Tout simplement. Je vis. Moi.

LA VRAIE VIE

L'homme civilisé s'est fendu en deux. Il a créé le problème de la coexistence de ses deux moitiés dont il divinise l'une et méprise l'autre. Dont il favorise et développe l'une et tolère l'autre. Il a inventé l'antagonisme entre le corps et l'esprit. Comment en est-il arrivé là? Je n'en sais rien. Il y est. Dans un conflit permanent que toute la civilisation entretient et ranime sans relâche.

Cette dualité n'existe qu'en civilisation. C'est elle qui l'a inventée, c'est elle qui force les choses à opter pour l'une ou l'autre citoyenneté. Elles appartiennent au monde de la matière ou au monde de l'esprit. Il y a guerre entre les deux mondes. La civilisation étant évidemment du côté du monde de l'esprit. Évidemment, car c'est elle qui l'a inventé.

Il n'y a pas de matière et d'esprit. Il y a beaucoup plus que ça. Infiniment plus. Il y a la vie.

La vie est la force créatrice, c'est elle ce feu créateur interne dont aussi bien le penseur que ses pensées sont le produit. Vous optez pour le royaume de

Dieu. Bon, qu'à cela ne tienne. Vous oubliez seulement que c'est le fait de la vie qui vous donne la faculté d'option. La vie a déjà opté pour vous. Elle vous a libéré du déterminisme mécanique. Vous *êtes* une parcelle de vie. Vous êtes ce corps par lequel se fait aussi bien la connaissance que l'action. La connaissance que vous attribuez à l'esprit et l'action que vous attribuez au corps. Le corps qui ne serait que l'outil.

Vous êtes infiniment plus qu'une raison et un corps. Vous êtes infiniment plus qu'un détecteur ou un appareil de mesure et la faculté de lire les informations qu'il donne. Vous êtes infiniment plus qu'une machine mécanique et la faculté de la faire fonctionner.

C'est cette triste image mécaniste que la science voudrait nous imposer comme étant la nôtre. Quel est l'homme qui s'y reconnaît vraiment? Le monde de la science est fait de matière et d'énergie, de forces et d'interactions mécaniques soumises à des lois rigoureuses et immuables. L'homme n'a rien à faire dans ce monde-là. Ce n'est pas le sien.

L'enfant découvre dans son berceau déjà ce que lui confirmera l'expérience de toute son existence, la faculté d'agir selon sa volonté. Dans son berceau déjà, il découvre l'amour qui répond à son appel, la tendresse émerveillée qui répond à son sourire dont les dents sont encore absentes, mais qui n'en est que plus beau. Dans son berceau déjà il découvre ce que toute son existence va confirmer. Le monde de la vie c'est celui des sentiments, des émotions, des sensations, de la volonté, de l'imagination, des souvenirs, des désirs, des

attirances, de l'amour. Ce n'est pas celui des mécanismes.

Mais l'image de nous-mêmes que la religion voudrait nous imposer n'est pas moins triste que celle de la science. La religion veut faire de nous une bande de sales gosses dont le père (qui est aux cieux, là, juste derrière les nuages et les étoiles) comptabilise les fautes et les B.A. pour décider à la fin s'il nous enverra brûler en enfer ou nous admettra à sa table, les hommes à droite, les femmes à gauche. Tout ça n'est pas la vie.

Vous êtes plus que ça. Infiniment plus que ça. C'est la civilisation qui nous appauvrit, qui nous réduit à ça.

– Qu'y a-t-il d'autre dans la vie en dehors de la civilisation ?

La vie, c'est la vie. Dans la vie en dehors de la civilisation il n'y a rien de plus. La différence se trouve dans ce qu'il y a en moins. Il n'y a pas d'envie. Ni de jalousie. Ni de peur, ni d'angoisses, de haine, de colère, de possession, de revendication, d'accaparement, de domination. Il n'y a pas de péché, de vertu, de bien, de mal, de faute, de mérite, de culpabilité, de récompense, de gloire, de honte.

N'y ont cours que quelques valeurs éternelles: la santé, la beauté, la jeunesse, l'amour.

Et celles-là, on ne peut pas les falsifier. La monnaie de singe n'a cours qu'en civilisation. En civilisation où la santé est définie par des analyses, où la beauté consiste à se percher sur des talons aiguilles, où la jeunesse est une tare (comme la vieillesse d'ailleurs)

et où l'amour sert à négocier sa place au paradis. Où la sécurité n'est pas le fait de la bienveillance. Ni de l'entraide, ni de l'amour. Où la sécurité n'est procurée que par l'indifférence des autres. Malheur à celui qui ne passe pas inaperçu!

C'est en civilisation que l'amour se confond avec la satisfaction de la volonté de posséder. L'amour exclusif exclut l'amour. La maman aime également ses six enfants. Et chacun aime sa maman comme si l'amour était son privilège, comme s'il était le seul à l'aimer. Mais une vraie maman aime tous les enfants du monde. Comme les amants qui, dans leur ardeur d'étancher leur soif de tendresses, ne voient pas que c'est la vie qu'ils aiment. La vie sauvage. La vraie.

L'expérience de la vraie vie tout le monde l'a eue. Ne fût-ce que pendant quelques instants. Pendant l'orgasme par exemple. Tout le monde en a eu l'expérience. Personne n'en a compris le sens.

Cet appel éperdu de la vie, la civilisation l'a dégradé. Elle l'a réduit à un exercice de santé pour mieux dormir, ou alors à un péché honteux. Or c'est l'instant où toutes les facultés du corps et de l'esprit s'unissent dans une manifestation de joie suprême, de bonheur total. Dans un appel des profondeurs. La vie appelle la vie.

La vie nouvelle commence dans un instant sublime, dans la joie, dans le bonheur, dans un jaillissement d'amour partagé. Non dans la mise en marche d'un mécanisme. La vie commence dans un bain d'amour, non dans un bouillon de culture. Le monde de la vie n'est pas le monde des nombres et des

formules. Le monde de la vie n'est pas le monde de la civilisation.

Ne cherchez pas la vraie vie. Vous l'avez déjà. Ne cherchez rien, car c'est la recherche même qui vous empêchera de trouver. Toute recherche se fait par les moyens qui sont en fait les instruments mêmes qui vous détournent de la vraie vie. La réflexion, le raisonnement, la méditation, l'observation etc...

Quel peut être le résultat de cette recherche? Que pouvez-vous trouver? Vous ne trouverez que ce qui correspond aux moyens que vous avez employés, que ce qui reflète, en fait, votre propre niveau, votre propre conditionnement par la civilisation. Vous trouverez votre propre image. Civilisée.

Laissez faire la vie. Elle a commencé dans le bonheur. Le bonheur est sa nature même. Ce n'est pas une cause qui le produit. Une cause peut produire le plaisir ou la douleur. Pas le bonheur. Si le bonheur pouvait dépendre de quelque chose, la vie serait appauvrie, privée de son caractère essentiel.

Mais, n'écoutez pas ce que je raconte. Si j'essaie de vous laisser quelque chose comme un message, n'essayez pas de le trouver dans la matérialité de ce que je dis. Elle s'effacera vite de votre mémoire. C'est une orientation nouvelle que j'essaie de vous suggérer. Un regard autre. Orienté vers vous-même. Vers ce que vous êtes, non pas pour la science ou la religion, non pas ce que vous êtes pour la civilisation, mais ce que vous êtes pour le monde des vivants. L'heureux gagnant du gros lot. Celui qui a reçu le cadeau de vie.

LES TRUCS

La vie se passe à l'indicatif présent. C'est ce qui manque à l'homme civilisé: il n'est pas présent. Quand il respire, quand s'ouvrent et se referment ces ailes intérieures qui battent le temps de la vie, l'homme civilisé n'est pas là. Il n'est pas du voyage. Il ne s'envole pas. Il dédaigne les cieux familiers de l'espace qui est le sien pour rêver de cieux inconnus. Et il entreprend une recherche interminable que continuent les générations successives de chercheurs et de bâtisseurs. Pour essayer de trouver ce qui est déjà à sa portée depuis toujours. Pour construire une ridicule imitation de ce qu'il possède déjà à l'état parfait. Pour obtenir par des moyens d'une complexité inouïe ce qu'il reçoit déjà de la façon la plus simple.

Edison. C'est l'exemple de l'homme qui a refait en raccourci le chemin que fait la civilisation depuis des millénaires. Il était autodidacte. Il s'est frayé tout seul un chemin dans le labyrinthe des connaissances scientifiques de son époque. Avec passion, avec acharnement il a cherché et inventé. Des trucs. Des tas de trucs. En 1878 il a inventé la lampe électrique à

incandescence. On a peine à croire qu'il y a seulement un siècle, les gens s'éclairaient à la chandelle! Tellement l'éclairage électrique nous paraît aujourd'hui indispensable. Irremplaçable. Et c'est vrai. Aujourd'hui il est indispensable, car la vie de l'homme civilisé s'est organisée de façon à dépendre du truc d'Edison. Des cités souterraines, des voies de communications souterraines, la vie nocturne, la recherche, la production, tout dépend du truc d'Edison.

Ce n'est pas un truc? C'est une invention géniale qui a permis à l'humanité de faire un véritable bond en avant?

Oui. Ce serait vrai. Ce serait vraiment comme ça, si à l'époque d'Edison, comme depuis deux milliards d'années, il n'existait pas déjà le Soleil. Et face au soleil la géniale invention d'Edison n'est qu'un truc ridicule.

C'est ça que fait avec passion, avec acharnement, avec fierté l'homme civilisé. Il invente des trucs qui sont ridicules face à ce que la vie lui a déjà fourni à profusion, à la perfection, en quantité inépuisable. Il invente des trucs et il en fait dépendre la vie.

On n'a pas inventé des machines afin de pouvoir organiser la vie moderne. C'est la vie moderne qui s'organise en fonction des possibilités offertes par les machines. Il en va de même de *toutes* les machines. On les utilise parce qu'elles sont créées. On ne les crée pas parce qu'on en a besoin.

Mais, dès lors que les différentes activités fonctionnent grâce à l'utilisation de la machine, elle devient indispensable. Elle a asservi l'utilisateur.

C'est parce qu'il existait des ascenseurs qu'on a construit des gratte-ciels. Ce n'est pas le contraire. On n'a pas d'abord construit des tours de 60 étages pour se demander ensuite comment faire pour monter et descendre. L'idée de la tour est une conséquence du fait de l'ascenseur. Cependant, dès lors que le gratte-ciel est construit, tout dépend de l'ascenseur. C'est lui qui a asservi l'utilisateur.

L'erreur, ce n'est pas l'ascenseur. C'est une bien chouette invention qu'on apprécie beaucoup lorsqu'on doit monter des valises lourdes au 6ème étage.

L'erreur, c'est d'en faire dépendre la vie des habitants du 60ème étage. L'erreur, c'est le 60ème étage, ce n'est pas l'ascenseur. Toute l'organisation démentielle de la vie moderne est fondée sur cette même erreur.

C'est vrai. Les machines ont changé les conditions de vie des travailleurs. Si le travail reste une contrainte, il a cessé d'être une dégoûtante punition. C'est vrai. Mais ce qu'on ne peut imaginer une seconde, c'est que ce travail est inutile.

Nous vivons à l'époque de la distribution des prix de l'effort. Des nôtres et de ceux qui nous ont précédés. Nous vivons dans un monde d'abondance créé par l'effort des hommes. Mais c'est une abondance inutile. C'est une abondance qui ne rend pas la vie enrichissante. C'est une abondance étouffante qui répand un brouillard impénétrable entre l'homme et la vie.

Le monde que le travail de l'homme a créé n'est pas un monde vivable. Sa raison d'être n'est pas la vie. Dans ce monde-là l'homme a besoin de se donner une raison de vivre. Autrefois, une autorité supérieure vous l'imposait. Aujourd'hui vous avez le choix. Et assez de moyens matériels et d'informations, assez de temps et de liberté pour vous choisir une raison de vivre. Dieu, la chasse, le Zen, la planche à voile, le Nirvana, le perfectionnement intérieur, Asterix, le paradis ou la vertu de chasteté. Le choix est illimité. La seule chose qu'on ne peut pas choisir dans ce monde-là, c'est la vie même. Dans ce monde-là on ne peut pas vivre à l'indicatif présent. Quand s'ouvrent et se referment les ailes intérieures qui battent le temps de la vie, l'homme de notre époque ne respire pas. Il s'étouffe dans les gaz d'échappement. Pour respirer il faut qu'il attende le week-end pour aller à la recherche de quelque coin perdu où il pourra, dans l'isolement, respirer ce qu'il reste encore d'air respirable. En apportant sa bouteille en plastique d'eau d'Evian pour la boire au bord du ruisseau en écoutant le murmure de la source d'eau polluée.

– Il vaut quand même mieux ça que de vivre dans la forêt amazonienne et mourir à 30 ans!

En effet, il vaut mieux ça. Mais ce n'est pas la seule alternative. Entre ça et la forêt amazonienne, il y a d'innombrables possibilités de bonheur. A une condition: vouloir la vie.

LE SUPER MARCHÉ

Ils tirent dans le tas. Sans distinction, sans prévenir. Ils apparaissent soudain, masqués, des armes à feu en main. Et ils tuent au hasard des acheteurs dans les supermarchés. Ils font ensuite coucher tout le monde au sol et tranquillement ils vident les caisses. En partant ils tueottent encore un peu dans la rue. Pour le gag. Quel nom donner à ce crime? Il est temps de lui en donner un. On le commet à répétition un peu partout dans le monde. Je dirai: banditisme de supermarché.

Tuer des hommes est le crime le plus lourd. Les juristes ont convenu depuis fort longtemps que si le but de ce crime est de s'approprier les biens d'autrui, il devient le plus grave de tous.

Mais il ne s'agit pas seulement de tirer dans le tas. C'est la façon la plus grossièrement évidente de procéder. On peut tuer des gens de façon beaucoup plus subtile. En blouse blanche, mine de rien et sans jamais être inquiété. En conservant le prestige dû à une profession qui assure la plus haute considération à ceux qui l'exercent. Je parle de la recherche scientifique.

On peut tuer des gens à coup sûr, au hasard mais avec une certitude statistique chiffrable, par le simple fait de ne pas prendre toutes les mesures afin d'éviter des accidents. Chaque fois que la recherche de la sécurité n'a pas été poussée jusqu'à ses ultimes possibilités, on prépare sciemment un accident mortel. On tue au hasard. Quand on pollue, quand on met en vente des denrées falsifiées, quand on fait tout ce qu'on fait aujourd'hui pour produire et pour vendre, on tue au hasard, avec la certitude statistique du nombre de victimes prévisible. On commet des meurtres de sang froid. Le fait qu'on ne sait jamais d'avance qui sera tué ni quand, n'enlève rien à la gravité du crime.

Et le motif? La rentabilité. La sécurité totale n'est pas rentable, les produits polluants font réaliser des économies et les denrées falsifiées des bénéfices. C'est une question de sous. Les meurtres sont commis afin de s'approprier le contenu des caisses des supermarchés.

Aujourd'hui, la production vise le marché mondial. Le monde entier est un grand supermarché. Le banditisme de supermarché sévit à l'échelle planétaire.

– Que faire? On ne peut quand même pas accepter une augmentation du prix de revient de 52,65%, c'est impensable.

Ah bon, on ne parle plus de la forêt amazonienne ni de revenir à la lampe à pétrole? C'est déjà bien.

Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Je ne connais rien à l'économie politique. Les lois de l'économie, je les connais aussi peu que les plus grands experts en la

matière. Il n'y a pas de lois permettant la prévision en économie politique. On ne peut pas prévoir l'avenir. Non. Mais on peut le choisir. On peut choisir autre chose que le banditisme de supermarché.

Je n'ai pas de solutions pratiques à proposer. J'aborde la problématique de l'ensemble, non pas des problèmes particuliers. Il n'y a pas de solution dans la direction qu'a prise la civilisation. Ce sont ses principes fondamentaux qu'il faut revoir. En économie politique c'est le principe même de la valeur marchande et des échanges de valeurs qui interdit toute solution.

Remplacer le commerce par la distribution pure et simple. Comme cela se fait dans toute la biosphère. Dans la nature l'offre est permanente et la demande est satisfaite sans contrepartie. La faim y trouve toujours sa nourriture. Il suffit de se servir. Pourquoi l'homme devrait-il gagner sa vie? Pourquoi doit-il mériter le bien-être?

Il y a une insatisfaction fondamentale dans la vie de l'homme civilisé. C'est un mécontent incurable car il a toujours l'impression, il a toujours la conviction de mériter plus qu'il ne reçoit. Il passe sa vie à moudre sa rancune et à revendiquer.

C'est à partir du moment où on n'a pas besoin de mériter quoi que ce soit qu'on découvre la satisfaction profonde. La satisfaction de soi-même, libre de tout besoin. Libéré des contraintes et de la hantise du mérite et de la récompense. Enfin satisfait. De ce qu'il y a. De ce qui est possible.

On peut choisir autre chose que le banditisme de supermarché. Aujourd'hui nous n'avons pas à choisir à partir d'une situation de misère et de famine. Le problème de notre époque est la surabondance. Il y a trop de tout. Tenez, prenez un exemple banal: la lessive! La lessive aux enzymes est aujourd'hui un problème de survie. Des centaines de millions de tonnes déversées en permanence dans tous les courants d'eau de la planète vont finir par nous tuer tous.

Notre problème n'est pas la faim mais la lessive aux enzymes! C'est le trop plein. Dans tous les domaines. Il y a trop de monde au Club Méditerranée. Trop de monde sur les plages, trop de consommateurs au supermarché, trop de marchandises dans les entrepôts et dans les magasins, trop de nourriture, trop de tout.

Et par-dessus le marché, il y a les bébés phoques qui sont en danger, sans parler de la misère des flamants roses.

Nos problèmes, c'est ça. Nous devons choisir à partir d'une situation de surabondance, de richesses et de puissances inimaginables. Il n'y a pas qu'un seul choix possible. On peut choisir autre chose que le banditisme de supermarché.

Choisir la vie. C'est tout. Le bonheur de l'existence même. Se libérer de toute notion de rentabilité. Vous croyez que les pyramides étaient rentables? On les a pourtant construites à la gloire de pharaons. On voulait perpétuer leurs noms. On voulait que pendant des millénaires encore, on parle d'eux. Ils ont réussi. Trois mille ans après, on en parle encore.

Pourquoi n'agirait-on pas à la gloire de la vie? Pourquoi ne pas vouloir perpétuer le simple bonheur d'exister? Le cultiver et le transmettre aux générations suivantes jusqu'à la fin des temps.

On n'apprend pas la vie aux enfants. On leur enseigne la civilisation. On ne leur enseigne pas la joie de vivre. Les devoirs, les obligations, les règles de la civilisation. Pas celles de la vie. L'unique règle de la vie: le bonheur.

LA NATURE HUMAINE

– Tu es un naïf. Tu es un utopiste. Tu ne tiens pas compte de la nature humaine.

Tous ceux qui ont jamais proposé une idée fondée sur autre chose que l'intérêt, la compétition ou la domination, ont entendu cet argument définitif. Tout est expliqué. Tout est justifié et tout est admis parce que la nature humaine est ainsi.

La science est une chose admirable, c'est elle qui pourfend les ténèbres de l'ignorance, qui illumine je ne sais plus quoi exactement, mais ça ne fait rien etc. etc. C'est seulement l'usage que les hommes en font qui est mauvais. Et ça, c'est dans la nature humaine. Ce même schéma fonctionne depuis des millénaires. En fait depuis Adam et Eve.

C'est une explication simpliste et qui trouve facilement son application dans pratiquement tous les problèmes de l'existence des hommes.

Nous avons tous la nature humaine. Qu'avons nous besoin d'aller l'étudier dans l'histoire de l'humanité ou dans les peuplades primitives ou alors

chez nos voisins de palier, chez les autres? Pour connaître la nature humaine examinons-nous nous-mêmes, simplement, amicalement, sans aucune idée préconçue.

Dans un de mes livres, que d'aucuns ont jugé dur et implacable, j'ai parlé du comportement de l'homme civilisé à travers l'histoire. Pour terminer dans la gerbe incandescente de l'explosion atomique finale. Je n'ai fait que raconter des faits implacables, il est vrai. Mais, la nature humaine n'est-ce pas etc. Eh bien, posons-nous la question à nous mêmes.

"Dis-donc, fieu, sincèrement, t'as envie d'aller tuer des gens? T'as envie de massacrer des femmes et des enfants? T'as envie de violer, de torturer, d'incendier, de détruire par le fer et le feu, de ravager tout sur ton passage? T'as envie d'humilier les Juifs, de les asphyxier dans des chambres à gaz, puis de les brûler dans des fours crématoires? Attention, je ne te demande pas si tu l'approuves, tu pourrais peut-être bien dire oui, tel que je te connais, rien que pour faire un bon mot. Je te demande si tu as envie de le faire toi-même, de tes propres mains".

Imaginez-vous sur une plage au soleil en train d'aider vos gosses à construire un château de sable. Vous employez vos facultés d'intelligence et d'imagination, votre expérience d'adulte et votre habileté pour créer avec vos enfants la plus belle, la plus éphémère et la plus inutile des constructions humaines. Un château de sable. Vous faites exactement ce qui est vraiment dans la nature humaine. Vous êtes heureux de donner un peu de joie à vos enfants en réalisant quelque

chose qui n'existe pas dans la nature et qui ne sert à rien.

Allongez-vous sur le sable et regardez jouer les gosses. Posez-vous maintenant la question.

"Dis-donc, fieu..." Vous êtes sûr que votre réponse sera sans équivoque.

"Non, je n'en ai absolument aucune envie".

Si donc ces choses existent, c'est que d'autres que vous en ont eu et en ont toujours envie. Si ça a toujours été comme ça, c'est que c'est dans la nature humaine. Et vous songez, triste mais résigné, à la nature humaine des autres. Car, c'est évident, ce n'est pas la vôtre.

Il n'y a pas de nature humaine. La nature de l'homme, c'est la nature du vivant. C'est aussi bien celle du protozoaire ou de l'amibe que celle du biologiste qui les observe, étonné d'y trouver la sympathie, la tendresse, l'amour. C'est la même que vous trouvez au fond de votre conscience si vous y jetez un coup d'œil sincère.

Le propre de l'homme, ce n'est pas une nature différente des autres vivants. Le propre de l'homme, c'est la civilisation.

Le propre de toutes les civilisations, c'est de vouloir corriger la nature. C'est l'orientation à contre-vie. Ce n'est pas vrai que ce soit la seule possible.

Je croyais qu'une civilisation à la gloire de la vie et du bonheur avait déjà été réalisée par les hommes. A Tahiti, autrefois, ou dans les îles du Pacifique. Il paraît

que non, que c'est pas vrai. Ça ne fait rien. Ce modèle-là de civilisation, même s'il n'a jamais été réalisé, aurait pu l'être. Le plus simplement du monde, à n'importe quelle époque, dans n'importe quel coin du monde. Dans un pays pauvre aussi facilement que dans un pays riche. Il suffit d'introduire une autre échelle des valeurs, en tête de laquelle figurerait la vie et le bonheur. Et non le sacrifice de la vie et du bonheur.

Quoi de plus simple que de consacrer sa vie à la vie? La nature humaine n'en serait nullement changée. L'homme resterait ce qu'il a toujours été, mais c'est sa civilisation qui changerait de nature. Il continuerait à faire des choses que la nature n'a jamais faites, des châteaux de sable ou d'autres choses inutiles, car si elles avaient été nécessaires, la nature, dans son immense diversité, les auraient faites. Il continuerait à faire des choses inutiles, mais pas à contre-vie.

Et d'abord, puisqu'il ne peut pas s'en passer, il se donnerait des idéologies et des religions à la gloire de la vie et non pas à la gloire des dieux qui en réclament le sacrifice. Dans toutes les religions, depuis la plus primitive jusqu'à la plus figolée, il y a une constante. Le sacrifice de la vie. Si ce n'est pas au cours de pratiques rituelles anthropophages ou autres, c'est par le renoncement volontaire du croyant à la vie "terrestre", au profit d'une vie promise, future, céleste. Post mortem. Avec toujours la même exigence d'exclusivité dans la possession de la vérité qui donne le droit, si elle n'implique l'obligation, de l'imposer aux autres. De gré ou de force. De force, c'est plus facile et plus rapide.

Il y a, paraît-il, des doctrines religieuses qui n'ont jamais servi de prétexte aux guerres, aux massacres ou aux persécutions. Cela n'est dû qu'au hasard de leurs propagations. Ça ne plaide nullement en faveur de leur contenu idéologique. Peu de doctrines religieuses enseignent la haine. Elles lui servent toutes de prétexte.

Et ensuite, puisqu'il ne peut pas s'en passer, il inventerait et il construirait autant de choses inutiles que jusqu'à présent. Mais avec l'intention de favoriser la vie. De l'aider.

– Pourquoi insistes-tu sur l'inutilité des inventions humaines? Veux-tu nier le progrès? La science a quand même nettement prolongé l'espérance de vie.

Je ne suis pas si sûr que ce soit la science qui ait prolongé l'espérance de vie. Mais, si c'était le cas, est-ce bien en polluant la planète qu'elle l'a fait? Ou en construisant des bombes atomiques?

– Quand même, il n'y a pas que ça. Il ne faut pas fermer les yeux devant la réalité. Il y a tout de même des chiffres qui en disent assez long sur les progrès réalisés par notre civilisation. Par exemple...

Non. De grâce, ne m'avancez pas de chiffres. Ne recommencez pas à comparer les statistiques d'hier avec celles d'aujourd'hui. Notre science a déjà annoncé le chiffre ultime de tous ses aboutissements. Ce chiffre, ce ne sont pas des voyants ou des prophètes qui l'annoncent, mais la science elle-même. Elle nous annonce elle-même pour bientôt et pour toujours le

chiffre O. Zéro de vie sur notre planète. L'autodestruction prochaine. Inévitable. C'est ça le langage des chiffres. C'est ça le terme du progrès de la civilisation. J'en ai déjà beaucoup parlé dans un de mes livres. Je voudrais dire autre chose dans celui-ci.

Je voudrais dire que ce que nous avons fait jusqu'à présent n'était pas la seule chose faisable. Je voudrais dire que nous sommes en train de passer à côté de la vie. Que la vie n'est pas mesurable, ni quantifiable, ni chiffrable. Qu'elle n'a pas besoin de science, de religion, de doctrines, de technologie. La vie c'est autre chose. C'est tout autre chose.

La vie, c'est un élan de joie lancé à travers la matière inerte. C'est ce qui la fait s'organiser, s'animer, se réveiller. C'est ce qui lui fait prendre conscience. C'est ce qui lui fait sécréter l'amour. C'est ce qui fait de la matière un corps vivant, une enveloppe palpable du bonheur. La vie, c'est un élan de joie lancé dans la terre, lancé dans l'eau, dans l'air, dans les rochers, dans le sable du plus impitoyable des déserts. La joie qui finit par triompher chaque fois que s'offre ne fût-ce que la plus infime possibilité de sa manifestation. Le moindre brin d'herbe est un Arc de Triomphe de la vie.

L'INTENTION DE VIE

Ça ne sert à rien de prévoir l'avenir. L'avenir de chaque être vivant est prévu par la vie. L'avenir tout entier de chaque homme est prévu dès sa conception. Tout son développement, sa croissance, sa vie et sa mort sont prévus par la vie. Que fait le fœtus, que fait le bébé, l'enfant, l'adolescent pour grandir, se former, se développer et devenir adulte? Rien. ça se fait. Il suffit d'obéir aux lois les plus élémentaires de la vie. Il suffit de faire les choses pour lesquelles il n'est besoin d'aucun apprentissage, d'aucune école, d'aucun diplôme.

La vie est prévue dans tous les détails qui concernent la vie. Toute l'éducation, l'apprentissage, les études, toutes les préparations interminables à la vie ne concernent pas la vie. On confond la vie avec la civilisation. C'est pour s'intégrer dans la civilisation qu'on vole aux enfants leur enfance, qu'on vole aux jeunes leur jeunesse, aux amoureux leur bonheur, aux hommes leur vie.

Pourquoi? Ce n'est certainement pas pour favoriser la vie. Ce n'est pas avec l'intention de développer une civilisation de bonheur de tous les hommes qu'on a fait travailler les esclaves jusqu'à l'épuisement et la mort, qu'on a torturé et brûlé vivant les hérétiques, qu'on a asservi et dominé les femmes, qu'on a fait travailler des enfants dans les mines, qu'on a persécuté et exterminé les Juifs, qu'on a fait des guerres innombrables, qu'on a tué cent millions d'hommes en vingt ans dans des guerres mondiales, dont cent mille en un clin d'œil à Hiroshima.

L'intention de vie et de bonheur est absente dans le comportement de l'homme civilisé. La civilisation veut autre chose. Je ne suis pas capable de définir ce qu'elle veut. Ce n'est pas la vie. Sans l'aide de la civilisation, quelques graines, quelques semences ont suffi pour devenir la forêt amazonienne. Cette forêt que la civilisation détruit aujourd'hui en mettant en péril toute la planète. Le chemin de la civilisation est celui de la destruction de la vie. Le chemin de la civilisation est celui de la souffrance et de la mort.

Ce n'est pas celui de la vie. Celui de la vie est un chemin de joie. Tout ce qui peut arriver à un vivant est un événement heureux. Tout est bonheur dans la vie. Parce que c'est la vie. Parce que ce n'est pas la mort. Seul l'homme civilisé n'est pas conscient d'une chose aussi élémentaire, aussi évidente que le moindre insecte pourrait la dire. Cette chose que proclame chaque arbuste, chaque oiseau, chaque microbe, seuls quelques grands sages en ont pris conscience parmi les hommes. Il faut à l'homme un extraordinaire pouvoir de

renoncement, de volonté, d'intelligence, de concentration et d'attente patiente et désintéressée pour, parfois, arriver à prendre conscience de ce que savent tout simplement tous les vivants. La vie, c'est beau. La vie, c'est heureux. C'est un chemin de joie. Du début jusqu'à la fin.

– Pourtant depuis sa naissance jusqu'à sa mort, un être humain doit souffrir. Toute la vie n'est qu'un effort contre la souffrance.

Mais non, mais non. J'ai peut-être sur vous un avantage. Une vie où aucune épreuve ne m'a été épargnée et l'âge qui donne le recul dans les souvenirs. Je peux vous dire ce qui reste, après l'épreuve la plus dure, après la souffrance la plus atroce. Je peux vous le dire, car il me suffit de m'interroger à chaque instant de mon existence. Il reste une inébranlable joie de vie. Qui est au fond de l'être, que rien ne peut éteindre sauf l'extinction de la vie même.

C'est vous-mêmes qui créez vos souffrances. En rabâchant vos souvenirs pénibles et en anticipant les événements pénibles de l'avenir. Le présent n'est qu'un instant. Si vous vivez dans le présent, si vous oubliez le passé et ne prévoyez pas l'avenir, la pire des souffrances ne peut durer qu'un instant. Les instants restent des instants s'ils ne sont pas reliés entre eux par la mémoire et par la projection dans l'avenir de ce qui n'existe pas encore.

Rien n'est plus facile que d'être philosophe. S'adapter aux nécessités, accepter avec le sourire ce qu'on appelle la fatalité, c'est, dans l'idée de l'homme de la rue, être philosophe.

Le poisson rouge dans le bocal est un grand philosophe. Et le platane qu'une scie à moteur tronçonne pour frayer le passage à l'autoroute l'est aussi. Pourquoi pas vous? Pourquoi pas tous les hommes?

Ah, j'oubliais la nature humaine! Bon, eh bien, soyons philosophes. Acceptons avec le sourire la pire des calamités. La nature humaine.

LE HASARD

La vie se passe au présent. Tout le passé a œuvré pour que la vie soit possible à l'instant présent. Et tous les présents actuels concourent pour que la vie soit encore là dans le présent à venir. C'est ça la finalité. Cette notion que la science exclut résolument, qu'elle bannit. En effet, la finalité implique une volonté qui veut et qui réalise un projet. Et, dès qu'on parle d'une volonté présente dans la nature, on pense à celle d'un Dieu omniprésent, tout puissant, éternel et que sais-je encore. Évidemment, la science s'oppose catégoriquement à l'intrusion de Dieu à l'intérieur des mécanismes qui sont son seul objet. Mais il n'y a pas que deux possibilités: la volonté divine ou l'absence de volonté.

La vie est une intention qui se réalise sous certaines formes. Et sous certaines formes seulement. Il y a donc un choix qui exclut le hasard. On a beau trouver, d'une façon théorique, le hasard jouant à tous les échelons de l'évolution et du maintien de la vie, ce sont des hasards convergents. Et leur convergence fait que ce ne sont plus des hasards. Des séries causales indépendantes convergent régulièrement pour produire

un effet. Toujours le même. Le maintien et la propagation de la vie. Le néant de volonté, le zéro d'intention ne produiraient jamais la concordance des causes. Il y a une cause à la convergence des causes. Ça porte le nom de finalité. On n'ose pas l'appeler par son prénom: la volonté.

Il y a aussi des principes qui président aux réalisations de la vie. Ce sont l'harmonie, l'équilibre, la symétrie. C'est un certain ordre. Pour créer cet ordre à partir d'un état général où il n'existe pas, il faut organiser la matière. Il faut la sélectionner. Il faut l'agencer, la regrouper, l'aménager. La matière vivante porte le nom scientifique de matière organisée. Comment s'appelle le pouvoir organisateur de la matière? Le hasard?

Le premier travail de toute science, c'est le classement. Tous les objets de ses études sont toujours d'abord regroupés en classes. On leur donne le nom de genre et d'espèce. Et on raisonne en énonçant l'appartenance ou la non-appartenance d'une espèce à un genre ou d'un individu à une espèce. On en déduit les conséquences, on en prévoit les effets. On parle de connaissance. On fait de la science. On érige des lois et des principes. Dans le domaine de la vie aucune science ne peut déduire l'espèce du genre, l'individu de l'espèce. Dans le domaine de la vie un principe du type légal ne joue manifestement pas. Un principe intervient. C'est évident. Mais c'est un principe sélectif, créateur, improvisateur, artiste, fantaisiste. C'est un principe électif. Non légal. C'est une volonté. C'est sa présence qui, seule, peut expliquer les phénomènes de la vie.

Le hasard peut produire des combinaisons extrêmement improbables. Dans un temps suffisamment long la combinaison la plus improbable se produira nécessairement. Une fois. Pour que la combinaison la plus improbable subsiste, et subsiste à chaque instant malgré d'innombrables hasards agissant pour défaire ce qu'un hasard précédent avait fait, il faut une autre explication que celle par le hasard justement. Pour que le hasard subsiste, il faut une volonté. C'est ça la vie.

Le monde vu par l'homme civilisé s'est d'abord présenté comme un monde chaotique où une volonté divine imposait ses lois auxquelles elle soumettait tout ce qui existe. La science a fourni à l'homme civilisé une autre vision du monde. C'est un monde soumis à des lois immuables et universelles où se déroule un devenir strictement régi par un ordre mécanique. Dans les deux cas l'homme a éprouvé le besoin d'intervenir afin de resquiller un peu dans la distribution générale des biens et des avantages. Il essaie d'infléchir la volonté de Dieu en allant pleurnicher dans ses jupes ou en lui proposant des marchés de dupes. Il essaye aussi de braver les lois du devenir cosmique et de recréer à son idée un monde plus confortable. Par tous les moyens. Sans hésiter à tuer ou à asservir ses semblables.

Dans les deux cas l'homme intervient parce qu'il ignore l'existence d'un ordre qui est parfait, où tout est admirablement organisé et où il a une place de privilégié. C'est l'ordre de la vie. Il perturbe l'ordre de la vie, il dérange tout, il bousille tout par ses maladresses et par son ignorance. Quand ce n'est pas exprès, comme le fait la science de nos jours.

La vie est une volonté. Elle crée l'ordre, l'équilibre, la symétrie. Elle crée l'harmonie. Mais ce n'est pas une volonté toute puissante. Ce n'est pas une force aux pouvoirs illimités. Au contraire, la vie est fragile et vulnérable. Dans l'immensité du cosmos où se jouent des forces gigantesques, celle de la vie est insignifiante.

La moindre fausse note perturbe l'harmonie de la vie. Une modification insignifiante de l'ordre de la vie, de son équilibre, de sa symétrie, peut la détruire. C'est pour comprendre ça que le Bios a doté l'homme de l'intelligence. Pour comprendre que la vie est un miracle et pour l'aider à la perpétuer.

Chaque individu, chacun de nous est détenteur d'une parcelle de vie. Pour la conserver, pour la cultiver et pour la transmettre. C'est un contrat de vie.

J'ai entendu un homme, pourtant instruit et intelligent me répliquer, lorsque je lui avais conseillé d'arrêter de fumer et de s'occuper de sa santé:

– Pourquoi? Mon corps n'a aucune importance. Pourquoi m'occuperais-je de ce corps-ci alors qu'il y en a des milliards d'autres pareils?

Cet homme a raisonné selon une certaine logique. Cette logique est issue d'une mauvaise utilisation de l'instrument cognitif dont la vie nous a favorisés. On peut aussi marcher sur les mains. C'est une prouesse, mais ce n'est pas la bonne façon de les utiliser, ses mains.

La volonté, l'intelligence, la conscience sont les instruments supérieurs destinés à nous faire remplir le

contrat de vie humaine. Supérieur parce que conscient. Parce que capable d'englober dans sa réalisation la promotion d'autres vivants, non conscients, non capables de volition.

Il n'y a qu'une façon de respecter le contrat de vie. C'est: *vivre*.

L'EVIDENCE

Le faux disparaît dès qu'il est mis en évidence. Les laborieuses constructions de la civilisation, tout ce monde organisé, réglementé, conditionné, tout ce monde civilisé, s'écroule instantanément lorsqu'il est éclairé par les feux de la vie.

Parfois, dans des circonstances particulièrement dramatiques, certains individus en prennent conscience. Devant une mort imminente, parfois on voit la vie nue, opposée au monde civilisé. On réalise la disproportion ridicule, la futilité aberrante de la civilisation face à la vie. Puis, si on survit, le plus souvent on oublie. Le vague souvenir qu'on en conserve ne suffit pas pour modifier le courant de l'existence, ni pour ouvrir une autre vue, une autre compréhension de la vie.

Pourtant, pendant un instant, parfois pendant une fraction de seconde seulement, l'évidence était là. L'évidence de la vie. Unique et irremplaçable. Lorsqu'on voit le canon de l'arme cracher le feu, à l'instant où la balle pénètre dans le corps, avant de souffrir, avant de mourir, on voit toute la vie. A portée

de main. Comme si on avait soudain trouvé le bon côté des jumelles. Et ce qu'on voit n'est pas le grotesque accoutrement de la civilisation, mais la splendeur éclatante de la vie qui s'achève dans une fraction de seconde. Et puis, c'est un autre réflexe qui joue. La balle n'a fait qu'effleurer la cuisse. La vie jaillit dans un prodigieux effort de volonté pour faire l'impossible. Et elle le fait.

Le souvenir de l'instant de l'évidence reviendra plus tard, peut-être. Quand la vie ne sera plus en danger. Quand on a vu la mort de trop près, on ne l'oublie pas. Pourtant quand on a vu la vie dans toute sa vérité, la civilisation nous le fait oublier. Le plus souvent. La civilisation est l'obstacle qui empêche la prise de conscience de ce qu'est vraiment la vie. Parfois cet obstacle s'écroule. Alors on voit. Tout. On n'a pas besoin de raisonner, l'évidence est tellement éclatante qu'aucun argument ne pourra la voiler.

Pourtant, cette même évidence devenue argument, ne convainc pas. Elle a servi d'argument même à des grands experts en argumentation. Sans succès. Je parle de quelques scientifiques (peu nombreux, deux ou trois seulement!) qui, après avoir construit et fait exploser la bombe d'Hiroshima, avaient eu l'évidence de la vie face à la monstruosité de la civilisation. Ils ont été consternés devant leur propre œuvre et ils ont essayé de convaincre les autres. Sans le moindre succès. Ils ont essayé de convaincre le président des U.S.A. Le président Truman leur a affirmé avec conviction que la bombe atomique a été confiée

aux U.S.A. par Dieu. C'est un dépôt sacré qui restera à jamais l'exclusivité des U.S.A. Par droit divin.

Ils ont essayé de convaincre les jeunes scientifiques qui prenaient la relève dans la recherche pour améliorer le rendement des bombes atomiques. Leur réponse? "Laissez-nous notre chance. Vous avez eu la vôtre".

L'évidence de la vie est impossible en civilisation. Aucun argument ne peut l'apporter. Les quelques scientifiques qui l'ont eue après Hiroshima, avaient pourtant eu eux-mêmes un argument suffisant pour ne pas construire la bombe.

Le 8 mai 1945 l'Allemagne a capitulé. La bombe n'était pas prête. Elle devenait inutile. S'il y avait eu, peut-être, un faible risque que les Allemands fabriquent la bombe atomique, il n'existait plus. Il n'y en a jamais eu aucun pour que les Japonais la fassent. Pourtant, les meilleurs scientifiques des U.S.A. dont plusieurs Prix Nobel décidèrent sans y être contraints, de continuer la recherche et la mise au point de la bombe. Ils l'ont construite et essayée sur Hiroshima et Nagasaki – deux villes laissées intactes jusque-là – afin de pouvoir mieux évaluer l'étendue des effets de la bombe atomique.

Ils ont tué 100.000 personnes dans une expérience scientifique.

Deux ou trois scientifiques ont essayé de plaider pour la vie. Après Hiroshima. Personne ne les a écoutés.

Non. Ils ne se sont pas suicidés. Ils ont pris leur retraite. Les autres ont continué.

Il y a 60 ans le plutonium était totalement absent de notre Terre. Pour faire une bombe atomique il en faut 10 kilos. Nous possédons actuellement sur notre Terre une réserve de plusieurs milliers de tonnes de plutonium. Nos ambitions sont démesurées. Pendant la guerre 1939-1945 on a lancé au total 100.000 bombes qui ont développé une puissance de destruction de 2 mégatonnes de T.N.T.

Deux millions de tonnes de trinitrotoluène. Ce qui est l'équivalent de la puissance d'une seule bombe thermonucléaire de l'espèce la plus banale. Nos ambitions sont grandes. Faites donc les calculs vous-mêmes!

Non. Aucun argument ne peut apporter l'évidence de la vie. Il faut que tombent d'abord les obstacles de la civilisation. Parfois la civilisation les abat elle-même. Lorsque tombaient les bombes, lorsque les maisons explosaient comme des bulles de savon, parfois les hommes se réveillaient pour devenir des hommes. On voyait alors se manifester quelque chose qui dépassait l'individu. Une espèce de volonté collective, de conscience supérieure qui unissait des hommes dans un effort commun afin de porter secours à d'autres hommes ensevelis sous les décombres. Avec une précision de gestes qu'aucun entraînement n'aurait pu préparer, avec une vitesse et avec une endurance inexplicable, des hommes se frayaient un passage dans les ruines pour porter secours à d'autres hommes. Ils étaient possédés. Ils étaient pris par l'élan de vie. Ce n'étaient plus des civilisés.

Parfois, dans des circonstances dramatiques, les hommes en groupe acquièrent une volonté commune, une conscience collective qui a une puissance d'action beaucoup plus grande que celle de la somme des forces individuelles.

L'élan de vie les emporte vers des réalisations extraordinaires. Pour défendre la vie. Ou pour la célébrer dans une explosion de joie collective, de bonheur supérieur, dépassant de loin la somme des bonheurs individuels. Le groupe est alors une seule unité de vie qui agit comme un seul individu. Des hommes de tout âge, de toutes conditions se fondent dans un groupe, unis par un effort de vie.

Ce n'est pas le propre de l'homme. D'autres espèces aussi connaissent le phénomène du groupe. Le propre de l'homme, c'est de le civiliser. De l'amocher, de l'avilir. De le dénaturer. En civilisation le groupe devient la foule. La foule que des meneurs sont capables d'entraîner et de mobiliser dans des actions dont le souvenir fait encore honte à ceux qui les ont vu faire. La foule. Qui brandit le bras dans le salut fasciste et crie comme un seul homme: "Heil Hitler!" C'est ça, le groupe civilisé.

Ce n'est pas l'élan de vie qui l'emporte. Ce n'est pas une conscience supérieure qui le guide. Ce n'est pas une irrésistible volonté de vie qui le fait agir. Il ne connaît pas l'explosion de joie collective qui célèbre la vie. Il ne connaît pas le bonheur supérieur à tous les autres bonheurs: celui de l'élan fraternel.

Il est civilisé.

LE GAUDITORIUM

Le diapason électronique identifie le "La". Il y a une petite aiguille qui bouge et qui permet de rectifier le "La" de l'instrument qu'on veut accorder. Si vous laissez l'appareil branché en écoutant l'"Inachevée" de Schubert, l'aiguille fera un petit bond, chaque fois qu'elle reconnaîtra un "La" dans le déroulement de la symphonie.

Des appareils électroniques sont capables d'identifier et de mesurer tous les autres sons. C'est ainsi qu'une symphonie peut être traduite en termes de mouvements d'aiguilles. C'est l'aspect que la symphonie a pour les appareils.

La vie aussi a certains aspects exprimables en termes de mouvements de petites aiguilles. Ce n'est pas comme ça qu'on accède à l'audition de la symphonie de la vie. Car la vie est une œuvre d'art total où se raconte une histoire en des langages multiples, comprenant également ceux dont se servent nos artistes. Mais comprenant aussi d'autres langages qu'aucun artiste ne pourra jamais plagier.

L'homme a une certaine sensibilité qu'il utilise à distinguer l'utile, l'agréable, parfois aussi le beau et même le sublime. Mon Maître avait inventé autrefois un mot pour me faire entrevoir l'existence d'un centre où se focalisent toutes les manifestations du genre joie ou plaisir. Ce mot, c'est gauditorium, de gaudium, joie. L'homme civilisé le sent vibrer plus ou moins fort à l'occasion d'événements porteurs de joie ou de plaisir. Une œuvre d'art, un beau paysage, une rencontre heureuse, etc.

Mais, comme toutes les facultés de la vie, le gauditorium est faussé par la civilisation. Il est détourné de sa fonction première: la joie de vie.

La vie se manifeste directement dans le gauditorium. C'est une joie permanente dont l'homme civilisé ignore presque tout. L'homme civilisé ignore la simple joie de vie. Pour faire vibrer son gauditorium il se sert d'artifices. Le moins néfaste, c'est l'art. Il y en a d'autres. L'alcool et la drogue par exemple. Et il y en a encore beaucoup, beaucoup d'autres.

L'art est un artifice qui fait vibrer le gauditorium par des moyens que je qualifierai de non biologiques. C'est un intermédiaire qui s'interpose entre la vie et l'homme pour le détourner vers des succédanés de basse qualité. L'artiste raconte une histoire par ses pauvres moyens et empêche l'auditeur de vivre sa propre vie. Infiniment plus riche. Infiniment plus dense.

Chaque seconde de vie est une histoire, une œuvre d'art total qui fait vibrer le gauditorium de toutes ses cordes. On en prend conscience, on en jouit pleinement quand on s'est débourbé, quand on s'est

libéré, quand on est sorti du borbier de la civilisation. Quand on *vit* la vie. Directement.

L'art est une histoire dans un contexte civilisé. La vie est une histoire... Je vais dire un mot que je voudrais charger d'un sens suprême. La vie, c'est une histoire naturelle.

L'art ne l'est pas. C'est pour ça que c'est un art. C'est un artifice pour remplacer. Pour faire comme si ça ne marche qu'en civilisation. Ça ne touche que les civilisés. Les non naturels.

Le si beau tableau accroché au mur que vous êtes venus admirer au musée, placez-le donc dans un jardin. Il devient ridicule. C'est dans ce tombeau qu'est le musée, que le tableau vous paraît beau. Dans une tombe, tout ce qui rappelle la vie est beau.

Toute la civilisation est un tombeau. Elle a besoin d'art. Imaginez une civilisation sans art! Sans aucun art. Ce serait la mort totale. Pour vivre dans une tombe, on a besoin de beau. On a besoin de tout ce qui peut rappeler la vie. C'est en ça que le rôle de l'artiste dans une civilisation est négatif. Il contribue à la rendre vivable. Il est le décorateur de la civilisation. Et il lui fournit des arguments pour se justifier. La civilisation n'est pas seulement ceci ou ceça. Il y a quand même l'art. Et l'art fait passer tout le reste.

– Pourtant, il y a eu Mozart...

Mozart est une vedette. Il se maintient au Hit-parade plus longtemps que les autres parce qu'il a trouvé ce qui touche le public. C'est grâce au public que Mozart est Mozart. Il a eu une audience très variée.

Notamment les grands chefs S.S. C'est qu'il avait touché juste.

L'art est un artifice. Les petites aiguilles des appareils électroniques ne permettront jamais l'audition et la jouissance de la Symphonie Inachevée. L'art non plus ne permettra jamais l'accès à l'audition de la symphonie de la vie. La musique de la vie, ça s'écoute directement, sans intermédiaires, sans artifices. Ça se vit. A chaque instant. Toute la vie.

LES TORDUS

Le monde est tel que nous le voyons. En fait nous le construisons dans notre conscience. Il est ce que nous sommes. Il est notre propre image.

Je ne parlerai pas des problèmes de la connaissance que nous avons déjà étudiés dans d'autres livres. Je voudrais, dans celui-ci, faire comprendre, faire saisir d'une façon immédiate, que la vraie vie est à notre portée. Là. Tout de suite.

Si ce n'est pas immédiatement évident je voudrais vous aider à en prendre conscience. Pour ça, je vais vous balader un peu dans quelques raisonnements très simples. L'évidence n'a pas besoin de savantes démonstrations. Il suffit de lever les obstacles qui la cachent.

Le premier, c'est la croyance à la dualité du monde que nous a inculquée notre éducation. Le corps d'un côté et l'esprit de l'autre. Rien ne peut justifier cette dualité, si ce n'est l'habitude et l'éducation. Le monde des objets extérieurs et l'esprit qui en prend connaissance par l'intermédiaire des sens se trouvent

ensemble dans votre conscience. Cette conscience, c'est vous-même. Votre corps s'y trouve en même temps que toutes les autres perceptions qui sont pour vous le monde. En même temps aussi que votre esprit qui est voulu par notre éducation. Le tout est votre conscience. Le tout, c'est vous.

Le monde objectif, pareil pour tout le monde et dont il suffit de prendre connaissance, n'existe pas. Il existe une description du monde qui est commune à un groupe qui utilise le même langage et qui appartient à une époque et à une civilisation. Les descriptions concordent et s'accordent. Elles ne rendent aucun compte de ce qu'est la réalité de chacun des individus qui composent le groupe.

Le monde, c'est vous-même. C'est votre propre image. Et le monde que vous construisez dans votre conscience par le jeu de vos perceptions n'est pas différent de celui que vous construisez par les observations scientifiques ou par des calculs et des formules mathématiques. C'est toujours votre propre monde.

Einstein a découvert que l'espace avait une forme voûtée et que les parallèles finissent par s'y rejoindre. L'espace n'est pas voûté! C'est Einstein qui est voûté. Son exploration mathématique lui a fait découvrir sa propre image. L'image du penseur courbé et tordu, penché sur ses problèmes. Cherchant des solutions à des problèmes qu'il a créés lui-même dans sa tête. Qui n'ont rien à voir avec la vie. Qui ne la concernent en rien.

L'espace n'a pas d'existence. Vous êtes le créateur de votre espace et du temps dans lequel se déroule votre vie. Et de la matière qui les remplit et de l'esprit qui en prend conscience. Tout ça, c'est vous. A l'instant même. Vous n'avez pas d'existence ailleurs que dans votre conscience. Ni dans le passé, ni dans l'avenir, car votre conscience c'est maintenant, à l'instant même. Vos souvenirs sont dans votre conscience de maintenant. Votre passé n'est pas du passé, mais du présent dans votre conscience de l'instant présent. Tout se trouve dans le présent immédiat.

La vie se passe à l'indicatif présent. Dès lors qu'on se plonge dans le passé ou qu'on anticipe dans l'avenir, on abandonne la vie. On s'enferme dans l'imagination ou dans la mémoire pour s'exclure du présent, autrement dit pour ne plus vivre. La conscience et le monde qu'elle crée ne coïncident plus dans le présent. Le spectacle et le spectateur ne font plus qu'un. Le triangle n'est plus géomètre, la photographie n'est plus photographe. Il y a un sujet qui se croit capable de connaître et un objet à connaître. Il se situe dans le passé ou dans l'avenir. Le dualisme est esquissé. L'éducation va le former, la science va le confirmer scientifiquement. Et la vie sera mise entre parenthèses.

La vie dans le présent exclut tout dualisme. La connaissance qu'utilise la vie est directe et immédiate. C'est l'intuition qui est en fait la forme normale de la connaissance. Tout change, tout se déforme et se dégrade lorsqu'on essaie d'emprisonner la connaissance dans la formulation verbale, lorsque, par des élagages

successifs, ou essaie de la faire rentrer dans les carcans de la logique. Lorsqu'on essaie à tout prix d'imposer à la connaissance le principe d'identité. Ceci est cela. L'individu unique qui n'est rien d'autre que lui-même est refusé par la connaissance verbale. Par la société aussi, qui fait tout pour réduire toute l'humanité à une collection de semblables, répertoriés, numérotés et étiquetés.

Toute connaissance discursive est une connaissance du passé. C'est une exploration de souvenirs entassés par couches dans la mémoire. Peu importe s'il s'agit de la mémoire d'un individu, d'un groupe, d'une université, d'une bibliothèque ou d'un ordinateur.

L'instant présent est insaisissable. La connaissance de l'instant présent est informulable. La connaissance du passé est illusoire. C'est du faux. La connaissance discursive est l'étude des différents aspects du faux. C'est l'exploration d'innombrables couches du faux.

Aujourd'hui nous faisons du tourisme dans le cosmos. Nous voulons le connaître. Nous voulons l'expliquer, le décrire. Comme d'habitude nous ne faisons rien d'autre que nous décrire nous-mêmes.

L'existence humaine est limitée. Nous pouvons suivre le déroulement d'une vie du début jusqu'à sa fin. Nous voudrions appliquer nos propres critères et nos propres unités de mesure au cosmos. Nous voudrions qu'il ait eu un début. Nous voudrions pouvoir étudier son devenir et même en prévoir la fin. Le temps, le début, la fin, le devenir, sont des notions qui concernent

l'existence humaine. Elles n'ont pas une application universelle.

Le postulat premier de toute recherche, c'est que la connaissance est possible. Tout savant admet implicitement qu'il y a de l'intelligible dans l'univers.

Qu'il explore l'immensité infinie du ciel ou de l'atome, il y cherche de l'intelligible. Et il l'y trouve. Comment ne l'y trouverait-il pas? Il fouille dans la bibliothèque de la mémoire où il a mis de l'ordre lui-même. D'autres y trouveront aussi une harmonie cachée. Ils y verront la preuve que le cosmos n'est pas la réalité ultime et qu'elle renvoie à une autre réalité, absolue, celle-là. Distincte du cosmos observé, transcendante, divine. Et dont l'harmonie décelée dans le cosmos n'est que la marque, le vestige, le signe.

Il y a une harmonie dans le cosmos. Et elle n'est pas cachée. C'est nous qui l'y introduisons. Nous y projetons l'harmonie qui nous habite. C'est celle de la vie. Les tordus, les recroquevillés sur leurs formules, ne la voient pas. Ils ne respirent pas, ils ne connaissent pas la joie de vie. Leur réalité est tordue. Le penseur redressé lève sa tête vers le ciel, ouvre largement ces ailes intérieures qui battent le temps du bonheur et chante la vie, émerveillé comme s'il la découvrait, comme si c'était la première fois.

L'HARMONIE

Jamais un phénomène de la vie ne se présente sous l'aspect d'un problème sans solution. La vie présente toujours les deux ensemble. Elle donne en même temps le problème et la solution. La vie est en fait un phénomène unique. La biosphère est un tout. Le moindre événement qui s'y passe concerne l'ensemble, c'est le résultat du tout. Il est toujours en accord avec le tout. C'est ça l'harmonie fondamentale de la vie. Il n'y a pas de règles, il n'y a pas de lois ni de force de police pour les faire respecter. Chaque être vivant agit spontanément, vit et meurt en harmonie avec le tout de la vie.

Quand on vit en harmonie avec la nature, on ne se pose pas de questions. La vie même est la réponse à tout. L'homme civilisé est capable de se poser des questions en refusant l'unique réponse universelle. Il veut par exemple connaître la cause de sa propre existence. Il refuse la réponse de la vie. Il en invente d'autres, toutes fondées dans des idéologies et des systèmes de pensée qui n'ont rien à voir avec la vie. Il se les impose cependant comme condition nécessaire

pour vivre. Et il étouffe depuis l'enfance jusqu'à la mort, empêtré dans des règles de vie, dans des principes, dans des connaissances, dans des vérités, dans la poursuite vaine d'idéaux et de paradis. Mécontent, insatisfait, malheureux, pécheur impardonnable, coupable toute sa vie. Jusqu'à l'instant même de sa mort où il se repent etc.

Ce n'est pas ça, l'harmonie fondamentale de la vie. Le monde de la vie, ce n'est pas ça. Ça, c'est un monde créé par la vision à travers des principes et des doctrines. C'est le reflet du penseur, c'est son image. Tordue parce qu'il est tordu lui-même. Ça ne sert à rien d'essayer de corriger le monde. Le monde est parfait. C'est de la vision tordue qu'on en a qu'il faut se débarrasser. C'est le penseur qu'il faut redresser. Pas le monde.

L'harmonie est la nature du Tout de la Nature. Le tout échappe à la raison discursive. La raison est un système programmé à opérer sur des détails, sur du partiel, sur des rapports. Pour un tel système, le tout, le plein, l'indifférencié, l'équilibré, l'harmonie, est aussi vide que le vide.

L'harmonie n'exclut pas le devenir. La vie est devenir. La vie est action. L'action se passe dans le présent. Mais l'action de la vie échappe à toute explication par la raison. Tout le passé de la vie agit dans le présent pour qu'il soit tel qu'il est. Et l'avenir, c'est-à-dire ce qui n'est pas encore, ce qui n'a pas d'existence, agit également sur le présent. En vue de réalisations futures. Afin que les présents à venir soient en harmonie avec le tout de la vie. C'est ça la réalisation

du projet vie. La réalité présente contient le projet de réalités futures. La vie contient une réalité plus profonde en gestation.

Le devenir de la vie est une évolution. C'est l'élaboration de formes de vie de niveaux de plus en plus élevés. En définitive c'est une élévation du niveau qualitatif de l'énergie.

C'est le contraire de ce qui se passe dans les phénomènes physiques dont s'occupe la science. Ces phénomènes sont caractérisés par l'irréversibilité. En effet, tout changement dans un système physique se solde par une déperdition quantitative et une dégradation qualitative de l'énergie. C'est l'entropie. C'est le coefficient de vieillissement du cosmos. C'est l'incapacité croissante de produire, à partir d'énergies dégradées, des énergies de qualité plus haute. Le cosmos de nos savants est en train de se dégrader lentement pour ne devenir qu'un champ d'énergie de la qualité la plus basse.

Mais, ce cosmos-là, ce n'est pas le nôtre. La vie a vaincu l'entropie. La vie ne dégrade pas l'énergie. Elle l'engrade. La vie agit, produit, enrichit. Et réalise des projets. Directement. C'est la raison discursive qui a besoin d'explications, de théories et de principes. Elle crée des théories pour satisfaire son exigence d'explications. Elle ne cherche pas la vérité, mais le confort intellectuel. La réalité de la vie est indéfinissable. Elle n'est pas formulable dans des théories. Aucune hypothèse la concernant ne peut être acceptée par une raison simple et sincère, sans s'imposer de bien lourds sacrifices.

La vie donne en même temps le problème et sa solution. Directement. L'être vivant agit directement en harmonie avec le tout. Cette action n'est pas pensée d'abord. Elle se déclenche spontanément à partir de certains signes. Comme un lecteur prononce spontanément des mots au vu de certains signes écrits sur du papier. Ou comme un musicien fait de la musique en déchiffrant une partition. Mais pas comme un joueur d'échecs qui se creuse les méninges pour calculer et prévoir comment, tout en respectant les règles, agir pour gagner un enjeu. Les règles que les joueurs ont inventées eux-mêmes et l'enjeu qui n'a aucune valeur en soi.

L'homme civilisé aussi agit à partir de signes et non pas à partir de conclusions raisonnables. Ce n'est pas la raison qui nous fait agir. Nous ne sommes pas agis par des causes et des effets non plus.

Tenter d'expliquer l'histoire de l'humanité par le jeu des causes et des effets et par des raisons, c'est ignorer tout de l'homme.

L'homme civilisé est un être vivant comme les autres. Il a certaines facultés qui lui ont permis de faire autre chose que de simplement vivre en Harmonie. C'est là son drame. Il s'est interné lui-même dans une espèce de gigantesque jeu d'échecs de son invention.

Il y est malheureux, car il vit en contradiction avec la vie aussi bien qu'avec son monde d'échecs. Il est incapable de vivre selon les règles de son jeu. Il lui est impossible de ne pas vivre comme tous les vivants. C'est le drame. C'est l'impasse. Il est incapable de s'en

sortir. Et il passe à côté de l'essentiel. Il ne vit pas en Harmonie.

Il ne vit pas en Harmonie, mais il vit quand même. Il ne peut pas échapper à la volonté de vie. En civilisation aussi la procréation est voulue, mais à contrecœur. Dans la honte de son corps, dans la peur du péché, dans la jouissance du plaisir coupable. La vie est faussée dans son déroulement. Elle est interprétée et justifiée dans le contexte de la civilisation comme un mal nécessaire.

* * *

Madame Boni avait la foi ferme des femmes italiennes du peuple. Elle me dit, décidée:

"Nous allons le sauver. Je vais prier la Madone de tout mon cœur. Vous, faites vos trucs chinois. A nous deux on va y arriver". Et elle s'agenouilla devant la statuette de la Vierge en priant à haute voix.

Le docteur était parti en disant que le jeune homme ne vivrait pas plus d'une heure. Il n'a vécu que quelques minutes. J'ai soufflé de l'air dans des poumons déjà morts et massé le cœur d'un cadavre, pendant que Madame Boni implorait la Madone. Enfin elle s'est retournée. Elle a vu. Elle s'est jetée sur le corps. Elle se déchirait la poitrine avec les ongles en l'appelant:

"Mon fils, chair de ma chair, mon fils, ma vie, parle-moi. Parle à ta maman..."

Elle se lamentait en gémissant, elle se tordait de douleur et arrachait sa robe dans des convulsions. Elle sanglotait comme... Elle sanglotait comme une maman qui venait de perdre son enfant. Puis elle a levé la tête.

Elle a vu des larmes dans mes yeux. Elle s'est blottie dans mes bras pour pleurer et me dire son malheur.

"Jamais je ne pourrai le supporter. Je vais mourir de chagrin. C'est pire qu'une faillite. Notre petit n'a jamais eu une bonne santé. Les docteurs m'ont coûté une fortune que j'aurais pu ouvrir un magasin dans le centre et faire travailler des vendeuses et moi seulement passer prendre la caisse le soir. Mais non, nous avons tout investi dans notre fils. Et voilà qu'il meurt à 20 ans. Juste quand il commençait à nous faire gagner un peu d'argent, il devenait bon dans le commerce, il nous faisait faire des bénéfices. Ah non, il n'y a pas de justice..."

Sa douleur était la vraie douleur d'une maman. C'est lorsqu'elle a essayé de l'expliquer, de la justifier, autrement dit de l'intégrer dans le monde de la civilisation, qu'elle a dit des choses monstrueuses. C'est la commerçante qui l'a fait, car la maman n'a fait que souffrir. Elle n'avait pas besoin d'expliquer.

La douleur de la mère était sincère. C'est son interprétation verbale dans le contexte du monde du commerce qui était monstrueuse.

Et il en va de même de toutes les interprétations de la vie dans le contexte de la civilisation. Elles sont monstrueuses.

La vie n'a pas besoin d'explication. Elle n'a pas besoin d'être justifiée. La vie ne sert à rien. Elle est son propre but, sa propre justification. C'est elle qui

explique tout sans que rien ne puisse l'expliquer. C'est elle la réalité suprême.

C'est en fait l'unique réalité.

LA FOI

Vous avez la foi. Très bien. Mais, quel en est l'objet? Vous croyez à Dieu, mais quel Dieu? Celui de la Bible, méchant, vindicatif, mesquin? Non? Ce n'est pas celui-là? Est-ce celui de l'Église, celui au nom de qui on a torturé et exterminé des centaines de millions d'humains? Non, certainement pas. Alors?

– Je crois au Dieu d'amour que je porte au fond de mon cœur.

Vous croyez à ce qui est au fond de votre cœur, mais ce n'est pas Dieu qui s'y trouve. C'est l'amour essentiel, c'est la vie même. L'homme civilisé lui a toujours cherché une destination. Il a toujours refusé de déverser cet amour élémentaire sur ses semblables. Il s'est donné des dieux.

L'adoration fait partie des besoins psychiques de l'homme, sans fondement biologique évident. Il a adoré des fétiches ou des idoles sans aucune autre raison que d'avoir un objet sur lequel déverser son adoration. Son trop plein d'amour. Avec le progrès de la pensée il s'est

donné des dieux dont l'adoration n'apparaissait pas aussi immédiatement ridicule à sa raison.

L'accès à la pensée abstraite a eu pour conséquence l'adoration de divinités abstraites dont la mystérieuse trinité chrétienne est un bel exemple.

L'homme civilisé civilise tout. Il métabolise littéralement et intègre tout dans l'organisme qu'est le monde civilisé. L'amour adorant est métabolisé en doctrines incohérentes. ça devient une religion abstraite où les mots ne signifient plus rien.

Toute la doctrine chrétienne n'est que du blablabla. Comme toutes les doctrines. Dans toute cette histoire il n'y a qu'un fait. Les hommes ont crucifié Jésus. Ils avaient le choix. Ils ont préféré Barabbas.

Ça, c'est le fait. Ce qui en est issu, les interprétations, les dogmes, les théories, constituent un ensemble incohérent et imbuvable. La pensée chrétienne n'est pas pensable si on l'expose dénudée, sans le voile des fausses métaphores, de fausse poésie, de fausse mystique. Elle rejette la vie qu'elle persécute dans toutes ses manifestations. Elle choque la raison qui a eu déjà bien souvent maille à partir avec elle. En effet, la religion prétend posséder la science qu'elle aurait reçue dans la même révélation qui lui a fait connaître Dieu et sa volonté. Comme elle persécute la vie, elle persécute la raison dans toutes ses manifestations. De plein droit. Au nom de Dieu.

Mais si l'on va au profond des choses, si l'on va au profond de soi, ce ne sont pas dogmes que l'on découvre. Ni des mystères. On y découvre ce qui est le

plus simple au monde. On y découvre une lumineuse évidence. L'amour. Le bonheur. La vie.

LES FAUX MONNAYEURS

Toute la civilisation est fondée sur la contrefaçon. Son but c'est de corriger la Nature, c'est de la modifier en fonction de critères et de normes définis par des doctrines. En falsifiant la vie. Son instrument est la science pour qui, depuis les temps immémoriaux des alchimistes, rien n'est impossible.

Toute la civilisation est une gigantesque industrie de faux. Œuvre des chercheurs et des explorateurs, des bâtisseurs et des inventeurs. Des hommes possédés par un besoin de faire. De réaliser tout ce qui est réalisable. On verra bien après. Ça pourra peut-être servir, ou peut-être pas. Mais ils avaient une pulsion irrésistible de faire tout ce qui est faisable.

Ils ont fini par décrocher la lune. Ils ont surtout fini par nous encombrer d'un invraisemblable bric-à-brac d'inventions, d'objets et d'ustensiles qui sont devenus indispensables. Et de connaissances théoriques qui nous étouffent, mais sans lesquelles la vie moderne est impensable.

Les grands hommes! qui affligent le monde de leurs bienfaits. Qui poussent la civilisation toujours plus loin, car ils sont obligés de rétablir des équilibres rompus par leurs bienfaits. Ils les rétablissent par de nouveaux progrès, pour obtenir des bienfaits encore plus bienfaisants. C'est aujourd'hui un cercle bienfaicieux. On ne peut plus s'arrêter d'inventer. On est obligé de compenser d'urgence les bienfaits d'une invention par une autre invention dont les bienfaits devront être compensés d'urgence par une nouvelle invention etc. etc.

C'est ça le progrès.

Le 12 février 1971 Richard Nixon a déclaré à un groupe d'industriels américains vaguement inquiets de l'agitation de quelques rigolos qui se permettaient de mettre en doute le fameux progrès:

"Ne craignez rien. Je ne compte pas contribuer à la destruction ou au ralentissement de la civilisation la plus avancée du monde, celle qui contient le plus d'espoir sous prétexte de combattre la pollution".

Devant un tel discours on reste bouche bée. On a beau constater à chaque pas les progrès fracassants de la sottise, on en reste quand même abasourdi. On est impuissant devant le pouvoir de la bêtise. On renonce. On capitule devant le progrès.

Ou alors on agit. On passe à l'action. Sans expliquer, sans prouver, sans démontrer. On ne peut pas avoir raison contre la bêtise. Si la bêtise était capable de comprendre des arguments, elle ne serait pas bêtise. Elle ne serait pas pouvoir. Il n'y aurait pas d'abus.

Il n'y a pas d'abus de pouvoir. Le pouvoir est un abus. Sans quoi ce ne serait pas le pouvoir. Ça porterait un autre nom. Quelque chose comme joie, bonheur, amour, entraide, générosité, allégresse, dévouement, fraternité, don de soi, loyauté, abnégation. Ce serait un mot qui signifierait tout ça à la fois: la joie de l'abnégation et du don de soi par amour et fraternité humaine dans l'allégresse et le bonheur du dévouement et de l'entraide loyale et généreuse.

Car il y a autre chose. Inaccessible à la bêtise. Mais qui est là, qui est donné, qui est offert à la conscience. Qu'on reçoit quand on renonce à la prétention insolente de corriger l'univers. Quand on cesse de chercher des règles de vie dans des doctrines. Quand on prend la vie pour règle de vie. Il y a autre chose. Ce n'est pas le contenu de grandes et nobles idées. Ce n'est pas ce qu'on a l'habitude d'entendre le dimanche matin à la messe. C'est quelque chose dont on ne parle jamais. C'est quelque chose dont il n'y a rien à dire. C'est le début et la fin. C'est la seule raison d'être. C'est tout simplement le bonheur de vivre.

La bêtise n'a pas raison. Même quand elle est majoritaire. Même à un contre tous, ce n'est pas la bêtise qui a raison. Il est inutile d'essayer de le prouver. On ne peut pas changer le monde avec des arguments. Non.

On ne peut pas changer le monde. On est impuissant devant le pouvoir de la bêtise. L'antidote à la bêtise est une bêtise plus grande encore. Ce n'est pas la sagesse. La sagesse ne s'occupe pas du monde. Elle s'occupe de soi.

Le monde est tel qu'on le voit. Rien ne sert d'essayer de le changer. Il faut le voir autrement. Et ça, ça ne dépend pas du monde.

Dès lors qu'on interprète, dès lors qu'on se place en juge qui distribue des blâmes ou des félicitations, des bons points ou des pénitences, on est prisonnier d'un système de valeurs ou d'une doctrine. La vision du monde en est conditionnée et on voit le monde en fonction des références intellectuelles. Jamais il ne sera conforme à un modèle inventé par l'intellect. Il ne sera donc jamais jugé bon. On fera tout pour changer le monde. Sans jamais y arriver. Malgré, souvent, des efforts sincères et malgré, beaucoup plus souvent, les interventions les plus radicales. Sans songer un instant que c'est le modèle qui ne vaut rien.

La sagesse ne s'occupe pas du monde. Elle cultive sa propre vision. Elle l'épure de toute influence, elle l'affine et l'éclaire. Le monde reste ce qu'il est, c'est sa vision qui s'ajuste. Il est tel qu'on le voit. La sagesse le voit juste.

Le monde, c'est heureux. Le monde, c'est beau. Jusqu'au bout. Jusqu'à l'extrême limite, jusqu'à la dernière seconde. A l'instant même où l'explosion atomique l'éclaire pour la dernière fois, le monde, c'est beau. Le monde, c'est heureux parce qu'il est vu par la vie. La vie qui n'a plus qu'une fraction de seconde de vie à vivre voit encore le monde tel qu'il est. Beau. Heureux. Vivant.

LE BONHEUR STATISTIQUE

La technologie apporte un bien-être objectif qui se traduit par une réduction au minimum de l'effort et une prolongation indéfinie du temps de loisir. Les acquis objectifs sont mesurables et quantifiables, comme par exemple la longévité. Les bienfaits de la civilisation s'expriment en chiffres. On compare des chiffres et on exhibe des statistiques. Et on crie victoire. Les contestataires, on les fusille à bout portant à coups de statistiques pour les faire taire. Alors, à leur tour, ils s'arment de statistiques et bombardent les bien pensants à coups de chiffres. Les uns et les autres veulent des résultats objectifs. Un bien-être chiffrable.

Autrefois, les malades mouraient. Aujourd'hui on les empêche de mourir. On les oblige à vivre. Ils restent des malades. On crée une population de malades vivants. On appelle ça l'espérance de vie. Et on triomphe.

La vie, ce n'est pas ça. Le triomphe de la vie, c'est la santé, la vigueur, la force, le bien-être, le goût de l'effort, la joie d'exister. C'est le bonheur. Subjectif.

Non chiffrable. Les statistiques n'en tiennent aucun compte.

Rien n'est plus facile que le bonheur. Il suffit de vivre. Et pour jouir de la vie, il ne faut pas grand chose. Un peu de silence, la verdure, le ciel pur, la solitude. Un regard d'amour, un sourire. Et le bonheur est là.

Hier encore le ciel pur et la verdure, le silence et la solitude étaient le luxe des privilégiés. Aujourd'hui nous sommes, paraît-il, devenus soudain des délicats de l'environnement. Nous voulons nous aussi le luxe des privilégiés d'autrefois.

La solitude signifie abri, le silence signifie paix. La verdure, c'est ce qui n'est pas du béton ou de la pierre, le ciel pur, c'est seulement de l'air respirable. Ce n'est pas là un luxe de privilégiés. Ce sont là les conditions élémentaires de toute vie. Indispensables. Irremplaçables. C'est justement ce que notre civilisation nous refuse. C'est ce qu'elle veut remplacer. Le monde qu'elle crée n'est pas un monde heureux. Il est seulement statistiquement supérieur au monde d'hier. Ce monde d'hier qui ignorait la vie autant que celui d'aujourd'hui.

Comment peut-on ignorer la vie? Qu'est-ce que c'est donc, cette pensée qui a le pouvoir de détourner l'homme de ce qui est fondamental et immédiat, pour l'emprisonner, pour l'aliéner à la vie?

Et ce n'est pas pour aboutir à la connaissance, ni pour réaliser un monde parfait. Sur le monde parfait personne ne se fait plus d'illusions. Par contre, on attend

toujours de la connaissance qu'elle soit totale et définitive.

C'est le contraire qui se produit. Jamais les problèmes ne sont apparus aussi insolubles à la pensée. Jamais la pensée n'a été aussi obscure à elle-même. On entrevoit déjà le terme de son progrès. On entrevoit l'aboutissement final: une pensée incompréhensible par la pensée. L'autodestruction. L'esprit détruit par l'esprit.

Lorsqu'on quitte le domaine de la vie, l'aboutissement final c'est ça: l'autodestruction. L'échéance n'a pas d'importance. C'est tôt ou tard.

Aujourd'hui nous le savons. Les penseurs de la Grèce antique ne pouvaient pas le prévoir. Ils ont créé l'outil qui est devenu aujourd'hui la mathématique. La pensée abstraite à l'état pur. La connaissance des relations des nombres et des formes. Quoi de plus éloigné de toute réalité? Pourtant c'est cet outil-là qui nous a permis de percer les secrets du cosmos. Et bien d'autres encore.

La théorie de la relativité. La théorie des quantas. Les relations d'incertitude. Tout ça ne sont que des jeux de l'esprit. Abstractions, joujous de savants séniles et inoffensifs. On pourrait dire ça. Ça en a tout l'air. Pourtant la bombe atomique est le résultat de ces jeux d'esprit abstraits. Et la bombe atomique, c'est notre réalité d'aujourd'hui. C'est l'outil de notre autodestruction. L'esprit a détruit l'esprit. La vie va détruire la vie par la main de l'homme triomphant.

Dans sa tentative de comprendre, la pensée ne peut que constater son échec. Aucun de ses systèmes, aucune de ses spécialisations n'a jamais pu donner de réponse définitive. L'entassement pêle-mêle de différentes connaissances telles que: mathématique, astrologie, logique, tarot, physique, réincarnation etc. dans une même mémoire, dans une même conscience, témoigne d'une incompréhension fondamentale. L'autodestruction de la pensée était prévisible. Elle a voulu jouer un rôle qui n'était pas le sien.

L'homme a reçu le don de la conscience. Cette faculté indéfinissable, cette condition du bonheur. Conscient, l'homme ne voit pas plus, il voit la *vue*. Conscient, l'homme n'est pas plus heureux, il *éprouve* le bonheur. C'est là le don de la conscience. Elle permet à l'homme de jouir de la vie. C'est le plus beau cadeau que le Bios ait jamais fait à l'une de ses créatures: la faculté de bonheur conscient.

Et puis, c'est le don de la parole qui s'en est suivi. La faculté de partager sa vie avec d'autres. De travailler ensemble, de se réjouir ensemble. Et d'avoir peur ensemble, de combattre ensemble. De vivre et de mourir parmi des semblables reliés dans la conscience commune. Dans le même bonheur.

Qu'avons-nous fait de ces facultés merveilleuses?

Nous voulons transcender la vie! Un exemple simple: l'hostie. L'essence du corps et de l'esprit de notre Sauveur, matérialisée dans un aliment porteur du message du Rédempteur permettant le rachat des péchés

de celui qui le prend avec une foi sincère et un cœur pur rempli d'amour chrétien pour son prochain etc. etc.

A l'instant où l'hostie touche la langue, le corps identifie un féculent, les glandes produisent de la ptyaline et un processus ultracompliqué se met en marche pour assimiler l'aliment. Pour en faire un peu de vie. Le corps ignore tout de ces histoires de péché et de rachat. Il traduit tout en termes de vie. On ne peut pas l'abuser.

La conscience est là pour traduire tout en termes de bonheur. Mais elle, on l'abuse. On la détourne de son rôle véritable. On l'enlise dans le langage, dans la connaissance verbale. On la noie dans des mots. Et vous espérez atteindre le bonheur en triturant des mots?

Le bonheur est donné avec la vie. La conscience est là pour en jouir d'une façon supérieure. On n'a besoin de rien faire. Un homme heureux n'a pas besoin de courir après le bonheur. Vivre. Conscient. C'est tout.

DE L'AMOUR

"Je meurs d'amour pour vous, belle Marquise..."

Ce n'est pas vrai. On ne meurt pas d'amour. L'amour fait vivre pour le bonheur de l'être aimé. L'amour est une volonté de bonheur. En amour on agit, on ne pleurniche pas.

En civilisation, l'amour aussi est dénaturé. Quand on meurt d'amour, cela signifie que la belle marquise n'a pas reconnu la valeur du soupirant. Il en souffre, mais il ne fait rien pour qu'*elle* connaisse plus de bonheur. Il veut s'imposer à son estime, il veut qu'elle l'aime et se donne à lui. Et il meurt, mais ce n'est pas d'amour. C'est de déception, qu'il meurt. De contrariété, de chagrin de voir que sa valeur personnelle dont il a un si vif sentiment, n'est pas appréciée, qu'elle ne suffit pas pour lui procurer le droit de possession de celle qu'il convoite.

En amour, il n'y a pas de chagrin. En amour, il n'y a que du bonheur. Le seul fait de savoir que l'être aimé est tel qu'il est, qu'il existe tout simplement, est une joie, un ravissement. L'aimer, c'est lui consacrer sa vie.

– Mais si on est seul à aimer? S'il n'y a pas de réponse à l'amour? Si l'amour est unilatéral?

L'amour est toujours unilatéral. L'amour est une volonté de bonheur. Du bonheur de l'autre.

Vouloir son propre bonheur est légitime et naturel. Mais nous parlions de l'amour, non pas de l'amour de soi. Être seul à aimer signifie être seul à se réjouir de la joie de l'autre, à éprouver le bonheur par le bonheur de l'autre. Aimer, c'est être heureux. Ce n'est pas souffrir. Ce n'est pas empoisonner la vie de l'autre. La réponse à l'amour est le bonheur.

Il y a cependant des êtres incapables d'être heureux. Prisonniers des schémas de la civilisation, enchaînés dans un système de droits et d'obligations, de devoirs, de règles, de valeurs et d'interdits, ils sont tout simplement foutus. Ils sont cliniquement vivants. Pour l'amour, pour le bonheur, pour la vie, ils sont morts.

– Que faire si la réponse à l'amour n'est pas le bonheur?

Insister. La mort n'est souvent qu'apparente. L'amour fait parfois des miracles. Le retour à la vie est d'autant plus heureux que le coma a été long et profond. Insister. Longtemps. Mais pas éternellement. Ça ne sert à rien de faire du bouche à bouche à un mort. Renoncer. Partir. Il aura de la peine? Il va souffrir? Il va se suicider

ou mourir de chagrin? Non. Ce n'est que son état clinique qui pourrait changer. Pour la vie, il est déjà mort.

L'amour est toujours heureux. Quand on n'est pas capable d'être heureux, c'est qu'on n'est pas capable d'aimer. Exiger, revendiquer, faire des reproches, envier, être jaloux, souffrir en silence, se morfondre en cachette, n'est pas aimer. L'amour est un courant de bonheur bienveillant qui est orienté vers l'être aimé. La jalousie et les exigences sont orientées vers soi. Vers l'ego. En amour, il n'y a pas d'ego. Le bonheur de l'un est fait du bonheur de l'autre. La vie de l'un est la vie de l'autre.

En amour on aime, on ne négocie pas. En amour on fait, on ne marchand pas. Il n'y a pas de dons, il n'y a pas de possession, ni de faveur.

En amour, il y a communion de deux êtres dans un même élan vers le *nous* profond. Il n'y a ni moi, ni toi, mais le bonheur d'être nous. Enlacés, confondus, interpénétrés, unis, accouplés. Nous. C'est ça l'amour. En civilisation le mot existe. C'est tout.

En civilisation, il y a l'obligation d'amour afin de gagner son propre paradis après la mort. Il y a aussi l'obligation de combattre son ego et de le mettre au service des egos des autres. Que d'acrobaties mentales, que de contorsions psychiques, que de tours de passe-passe métaphysiques pour le faire disparaître, ce pauvre ego! Cet ego qui se nourrit et s'engraisse justement par les efforts faits pour le camoufler. Ce n'est pas en jouant à cache-cache avec son ego qu'on renverse le courant. Fier de l'avoir camouflé provisoirement, on s'attribue

du mérite et on se considère supérieur aux autres. En fait on ne trompe personne d'autre que soi-même.

C'est en amour seulement que l'ego disparaît pour se fondre dans la conscience élargie du *nous*. Mais il ne peut y avoir d'obligation d'amour. Encore moins de disparition de l'ego par devoir. L'amour est un aspect normal de la vie. C'est un courant qui passe naturellement entre les humains lorsqu'ils sont dénudés de leur orgueil, de leurs ambitions, du besoin d'accaparer, d'accumuler, de conserver, de revendiquer. De dominer les autres. Lorsque fond l'isolant contre l'amour qu'est la civilisation. Alors l'amour éclaire la vie. L'ego n'est plus le centre du monde, il n'est plus rien. Si ce n'est un sujet d'étonnement. Combattre son ego? Quel ego?

Oui, je le répète dans tous mes livres et à chaque page de celui-ci. La civilisation est un isolant contre la vie, contre l'amour, contre le bonheur.

La vie est un élan d'amour spontané. La civilisation l'endigue, le freine, le détourne. En civilisation la vie est réglementée. L'amour est codifié. Le bonheur est mérité. C'est la récompense promise aux soumis et aux obéissants. Post mortem. La civilisation est biodégradante. Elle est biocide.

Il ne faut pas s'imaginer que la solution se trouve dans le retour à un quelconque état primitif ou sauvage. C'est un état d'esprit qu'il faut changer. Rien ne sert de se débarrasser des acquisitions biocides de la civilisation si on conserve l'état d'esprit qui les a fait produire.

Le modèle ne se trouve pas chez les sauvages ou chez les primitifs. Ce sont aussi des civilisés. Leur civilisation est aussi ancienne que la nôtre. Elle s'est seulement figée à un stade par lequel nous sommes passés nous aussi. Nous sommes d'anciens sauvages. Nous n'avons rien à apprendre des sauvages d'aujourd'hui. Les civilisations anciennes n'étaient pas différentes de la nôtre. Elles étaient aussi biodégradantes et aussi biocides. Avec seulement des moyens moins efficaces.

Non. Le modèle se trouve là où il n'y a jamais eu de civilisation. Où la vie est encore immaculée. Où le bonheur est le fait de la vie. Où l'amour est l'expression de la vie même, où la joie jaillit sans raison. Où tout est une occasion de bonheur.

Le modèle se trouve là où l'existence est un enchantement, où la réalité est féérique, où l'innocence est un état premier.

Le modèle se trouve chez ces êtres dont chaque regard dit l'amour, dont chaque sourire illumine le monde, dont chaque geste porte la grâce de la vie à l'état pur.

Je parle des enfants. Je parle de l'enfance. Et je ne dirai rien de plus. J'ai la gorge serrée en pensant à ce que la civilisation fait de nos enfants. Mais je m'interdis de crier. Je ne dirai plus rien, car j'ai décidé que, dans ce livre-ci, je n'utiliserai plus l'injure comme moyen d'expression. Je ne dirai pas ma révolte. Je n'appellerai pas au secours. Je ne ferai que dire le bonheur. L'amour. La vie.

L'HOMME DE HIROSHIMA

– Encore Hiroshima?

Oui. Encore Hiroshima.

En civilisation tout a une valeur. L'homme lui-même n'y fait pas exception. Cette valeur est exprimée de différentes façons. En dollars par exemple. Ou en titres de bourse. Ou en titre de noblesse. En diplômes, en grades, en médailles, en ceintures de couleur, ou simplement en nombre d'années d'âge.

Les hommes, en civilisation, sont hiérarchisés. Dans tous les domaines. Il y a toujours quelqu'un qui est supérieur à quelqu'un d'autre.

Encore récemment le prêtre disait à la jeune mariée à la fin de la cérémonie de mariage:

"N'oubliez jamais que votre mari vous est supérieur. Faites qu'il n'ait jamais à vous le rappeler".

Car celui qui est supérieur aux autres, tient à sa supériorité et tient surtout à la faire sentir à ses inférieurs. Aux subordonnés, aux subalternes, aux sous-ordres, aux sous-fifres. A ceux de la petite espèce. De

basse naissance. De basse classe. Etc. etc. Le langage en dit assez long sur l'attitude méprisante et hautaine du gradé.

Cette hiérarchie est propre à la civilisation. Ce sont ses normes conventionnelles qui servent à la définir. Elle n'a rien à voir avec la vie. Au contraire. La civilisation est orientée à contre-vie. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les hommes auxquels elle attribue les plus grandes valeurs soient en même temps ceux qui sont les plus grands destructeurs de la vie. Les conquérants, les grands chefs militaires, et, aujourd'hui les grands scientifiques.

Qu'un Einstein ait œuvré pour la bombe atomique n'a rien d'étonnant. La bombe est l'aboutissement normal de la recherche scientifique. La science est aujourd'hui l'orgueil de la civilisation. De la civilisation à contre-vie. La bombe en est l'expression ultime.

Non, ce n'est pas Einstein qui a construit la bombe atomique. Il l'a servie avec une grande conviction, mais ce n'est pas lui qui l'a construite. Einstein aussi est une vedette au Hit Parade. De la science. C'est le public qui a fait sa renommée. Ce n'est pas lui le plus grand génie de la civilisation. Il était un mathématicien génial, il a fait une découverte géniale, mais le plus grand génie universel portait un autre nom.

Il s'appelait Oppenheimer.

Oppenheimer, l'Homme de Hiroshima, n'était pas simplement un scientifique. C'était l'un des plus brillants esprits que l'humanité ait jamais produits. A 12

ans, il présentait sa première communication scientifique à la New York Academy of Sciences. Il avait des dons extraordinaires. Il possédait une culture littéraire et artistique exceptionnelle. Dans le domaine de la science il a atteint le sommet. Hiroshima.

Non. Hiroshima n'est pas l'œuvre d'un ramassis de techniciens sans scrupules qui auraient abusé de leurs connaissances. Qui auraient construit la bombe en cachette, à l'insu des vrais grands scientifiques.

Non. Hiroshima est l'œuvre du plus grand génie de l'humanité et d'une équipe de scientifiques du plus haut niveau.

Hiroshima est l'œuvre de la civilisation.

Les chefs de l'OTAN viennent d'obtenir satisfaction. Les gouvernements se sont mis d'accord pour la modernisation de l'armement nucléaire. Les gouvernements démocratiques, mis en place par la volonté de la majorité des électeurs. La majorité a tort. Ce n'est pas le nombre qui fait la sagesse, l'intelligence, la bienveillance, l'amour de la vie. La majorité se trompe. Elle a voté sa propre mise à mort. On va moderniser l'armement nucléaire. Ce n'est pas pour l'admirer. Encore moins pour le mettre à la poubelle. C'est pour s'en servir. Tôt ou tard.

Que faut-il faire?

Rien. C'est déjà fait. A Hiroshima, le 6 août 1945. Le pas a été franchi. Depuis lors, tout n'a été qu'une question de quantité, de modernisation et de temps. La quantité est maintenant plus que suffisante.

On va moderniser et le temps passe. Dans un certain temps une probabilité se réalise toujours.

Il n'y a pas d'avenir. Nous arrivons au terme du voyage. Il n'y a aucun espoir. Il y a quand même le présent. Pour vivre au présent on n'a pas besoin d'espoir. La vie c'est maintenant. Pour l'avenir, c'est trop tard. Pas pour le présent. Vis. Sois. Maintenant. Bois la vie à pleines gorgées, plonge dans le bonheur de vivre à l'instant même. Le monde, c'est toi. L'humanité c'est toi. La vie, c'est ta vie. Pour sauver l'humanité, sauve ta vie. La tienne. Maintenant.

– Comment sauver sa vie? Comment échapper à la mort?

Ce n'est pas à la mort qu'il faut échapper. Il faut échapper à la civilisation. Sauver sa vie, c'est s'ouvrir au bonheur d'être. Ici, à l'instant même. C'est s'ouvrir à l'amour de tout. Sauver sa vie, c'est tout oublier, le passé, l'avenir, le bien, le mal. C'est s'intégrer à l'instant même dans l'immense élan d'amour de tous les vivants. Vivre vraiment. Ne fût-ce que quelques instants. Mais vivre.

LE SILENCE

Sans illusions. Sans espoir, je suis reparti en croisade. Je montre la paix et le bonheur. Avec Michèle, avec notre bébé, notre petit Colin, débordants d'amour et de vie, ce n'est pas difficile.

Je n'essaie pas de prouver ni de convaincre. Je montre. Dans notre monde tel qu'il est, aujourd'hui, à l'instant même, être heureux. C'est le plus grand service qu'on pourra jamais rendre aux autres. A ses semblables. A la vie.

Du même auteur:

La voie du Taï Ji Quan

La Biosophie – essai sur les fondements de la connaissance

Médecins devenez guérisseurs

L'Explorateur du Monde intérieur

Les Arts Martiaux et le Taï Chi de la Voie Intérieure
(Entretiens avec V. Stevanovitch)

La Gnosée

Le Chi Voie de la Vie – Tome I L'approche.

A paraître:

Le Chi Voie de la Vie – Tome II La pratique

– Tome III La Voie

Le Xy et la transmission véritable.

Éditeur responsable: V. Stévanovitch
3 rue des Tourterelles, 5198 Maredret-Anhée
Belgique.

**Tous droits réservés; reproduction, traduction ou adaptation interdits sans
l'autorisation écrite de l'éditeur.**

ISBN: 2-87199-006-9

Dépôt légal: 1989

Copyright Stévanovitch éditeur.